IMAGES

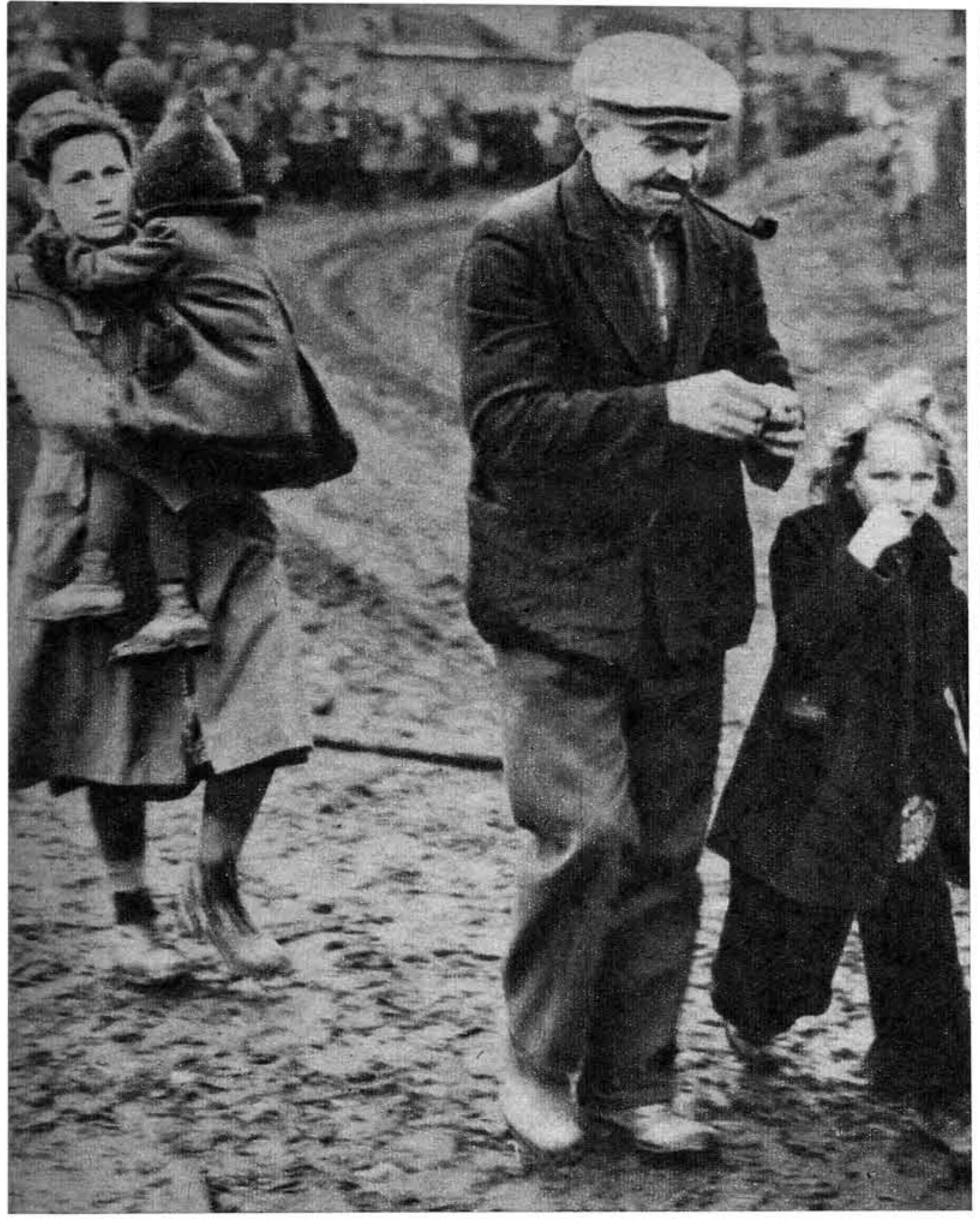


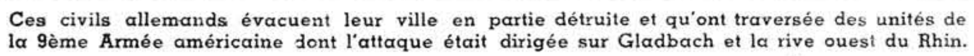
DES FEMMES
DANS LA VOLKSSTURM

30 mills

'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 810 — LE CAIRE (EGYPTE) — 18 MARS 1945





Ces civils allemands évacuent leur ville en partie détruite et qu'ont traversée des unités de la 9ème Armée américaine dont l'attaque était dirigée sur Gladbach et la rive ouest du Rhin.

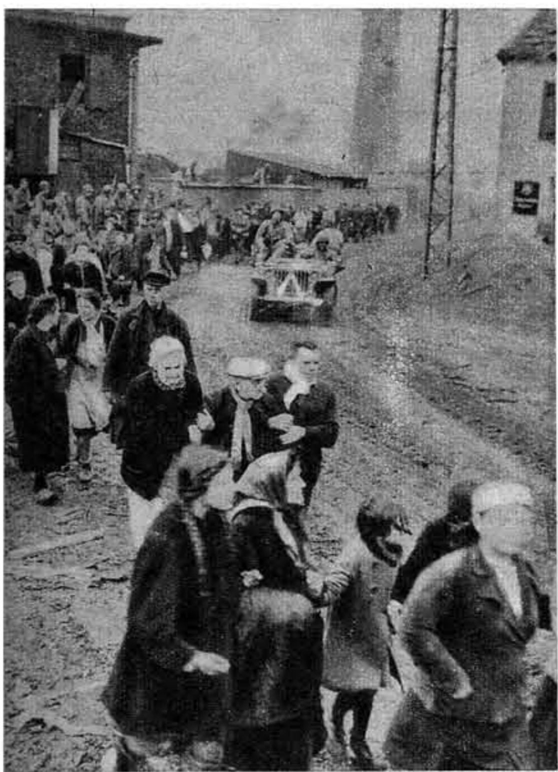


Une mère allemande blessée, portant son enfant dans les bras, attend d'être secourue par le corps médical de la Première Armée américaine dans une rue de la ville de Huppendorf.

DES RÉFUGIÉS

SUR LES ROUTES ALLEMANDES

La pénétration des troupes alliées en territoire allemand a levé le voile sur la vie des habitants du Reich dont la misère et les privations doivent les faire méditer sur les ambitions de leur Führer. Malgré les belles promesses du Dr Gœbbels, l'Allemagne est aujourd'hui envahie de l'est comme de l'ouest, et le jour n'est pas loin où les dirigeants nazis, voyant leur situation désespérée, demanderont grâce. Voici quelques photos prises à l'intérieur des villes occupées par les troupes alliées. Le peuple allemand connaît à son tour la dévastation et l'invasion. Le Rhin franchi, les Alliés frapperont encore durement le Reich jusqu'à la complète reddition.

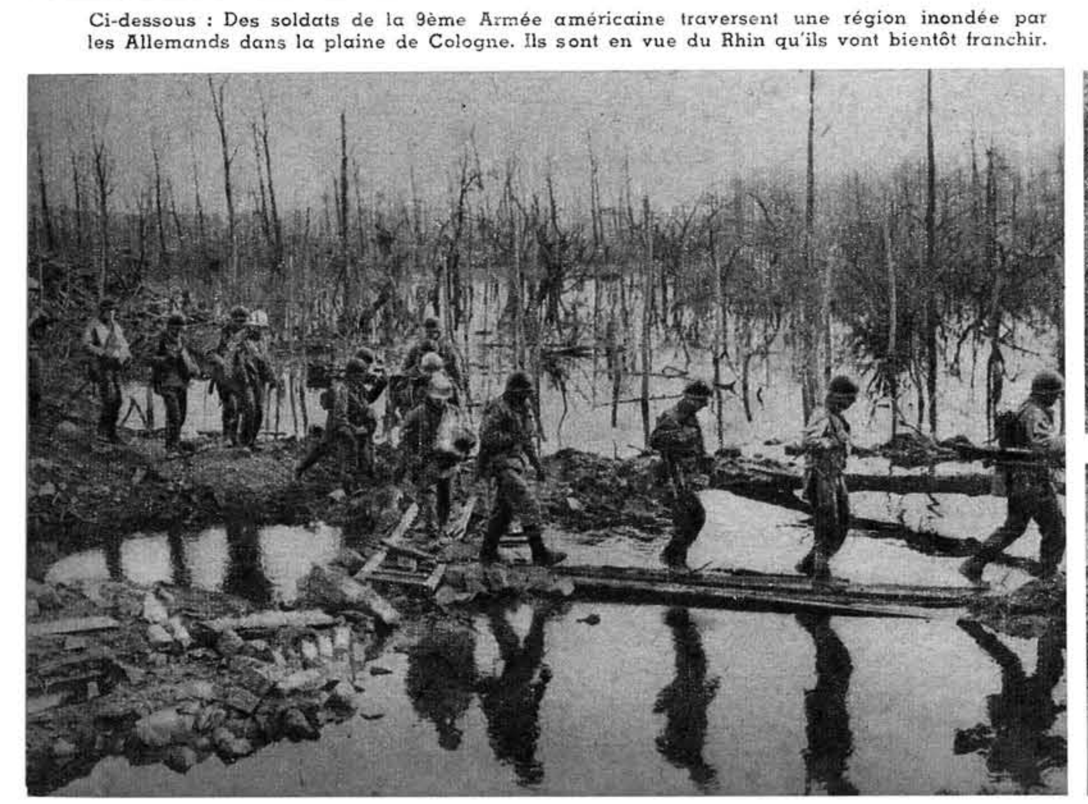




Deux civils allemands, l'un les mains levées, l'autre portant le drapeau blanc, traversent une rue de Cologne qui a été complètement nettoyée par les troupes américaines. →

← Jeunes et vieux évacuent leurs maisons dans la ville de Rheindahlein au moment de l'entrée des troupes américaines. Une jeep poursuit son chemin dans une rue de la cité.

Ci-dessous : Des soldats de la 9ème Armée américaine traversent une région inondée par les Allemands dans la plaine de Cologne. Ils sont en vue du Rhin qu'ils vont bientôt franchir.



Ci-dessous : Des soldats américains, installés sous un grand mur sur lequel on lit : « Nous sommes victorieux parce que nous croyons dans le plus grand Reich d'Adolf Hitler !...





★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

En attendant les deux grandes offensives à travers le Rhin et l'Oder, les Russes et les Alliés ont éliminé ces derniers jours les dernières poches allemandes sur les berges extérieures de ces fleuves et établi leurs propres têtes de pont sur la rive opposée.

Les nouvelles quant à la traversée de l'Oder par l'armée du maréchal Zhukov ne sont pas encore confirmées par Moscou. Elles indiquent que neuf divisions d'infanterie y ont pris part entre Francfort et Kuestrin. Cette dernière ville, considérée comme une des forteresses principales défendant l'accès de Berlin, est tombée entre les mains des Russes. La bataille de la capitale du Reich ne tardera donc pas à être livrée.

Les Berlinois — civils et militaires — s'attendent sans doute à subir un sort similaire à celui qu'ils ont infligé aux habitants de Léningrad. Déjà, Berlin a pris la physionomie d'une ville du front. « Aussi loin que la ville s'étend, écrivait récemment le journaliste suédois Jerje Granberg de retour dans son pays, des ouvrages de défense bloquent les rues et les chemins. Lorsque je quittai Berlin, il me fallut 90 minutes pour parcourir en auto une distance de six milles, parce que les barricades sont si épaisses qu'il est difficile de les traverser... »

La situation alimentaire est déjà critique dans la capitale allemande. « Il faudrait avoir des dons d'explorateur pour trouver des légumes à Berlin aujourd'hui. On ne peut dire que la famine sévit à Berlin, mais pendant les deux ou trois dernières semaines, il est devenu de plus en plus difficile d'acheter toute sa ration... »

Les Berlinois assujettis à des raids violents n'ont même pas l'espoir de fuir devant les canons de l'Armée Rouge : « Avec la prochaine déclaration de Berlin comme ville fortifiée, la dernière chance de salut pour les habitants sera définitivement éliminée. En réalité, toute possibilité de fuite a disparu depuis des semaines. Berlin ne peut être évacué parce qu'il n'y a pas d'endroit pour y installer ses habitants, ni de moyens de transport pour les mettre à leur disposition. »

O

Pendant que Berlin attend son sort peu enviable et si largement mérité, les défaites à l'ouest se multiplient. L'établissement d'une solide tête de pont américaine sur la berge orientale du Rhin signifie pour les Allemands la fin du mythe du Mur Occidental. Celui-ci devait être formé par la ligne Siegfried et le Rhin. Les ouvrages de la fameuse ligne sont dépassés, et le Rhin lui-même a été traversé.

Ce succès inattendu a été remporté par la 1ère Armée du général Hodges qui put s'emparer du pont de Remagen sur le Rhin quelques minutes avant le moment fixé pour sa destruction.

La tête de pont fut aussitôt renforcée et étendue au point d'atteindre, moins d'une semaine plus tard, 19 km. de long sur près de 9 km. de profondeur.

Contrairement à ce qu'on a pu supposer les premiers jours, la tête de pont de Remagen ne semble pas devoir jouer un rôle décisif sur le front de l'Ouest. Les plans alliés viseraient la région située plus au nord et leur modification ne serait pas envisagée. D'après certains commentateurs, on se servirait de la tête de pont non pas en vue d'une pénétration en profondeur en Allemagne, mais pour nettoyer une bande considérable du Rhin entre Cologne et Coblence. « Stratégiquement, cela ouvrirait le flanc du nouveau dispositif de von Rundstedt face à l'assaut final. On contournerait ainsi la ligne du Rhin au moment où le haut commandement allemand aura le plus besoin de sa protection. »

Le Rhin devra être forcé plus au nord, où des troupes anglo-américaines et canadiennes se trouvent massées. Le « Times » ne croit pas que l'entreprise sera très difficile. Il souligne qu'à Cologne, le fleuve n'a qu'une largeur de 100 mètres. La pente abrupte des berges ne constituerait pas un grand obstacle.

O

Tant que la tête de pont de Remagen n'est pas suffisamment étendue dans les deux sens et que ses communications avec l'arrière dépendent en grande partie d'un seul pont, elle reste exposée aux contre-attaques de l'ennemi. Les premiers jours, le commandement allemand a dû espérer que cette traversée du Rhin favoriserait ses plans. Il suffisait de détruire le fameux pont pour isoler puis décimer les troupes américaines se trouvant de l'autre côté du fleuve. Même si elles parvenaient à traverser le fleuve en sens inverse, le succès allemand aurait une valeur inestimable, surtout au point de vue intérieur.

Pour atteindre ce but, et sans doute aussi pour éliminer toute menace sur son flanc, le maréchal von Rundstedt déploya des efforts constants pendant toute la semaine. Ses bombardiers, ses canons, ses bombes-volantes furent concentrés sur le pont de Remagen. Il perdit une moyenne de 10 bombardiers par jour, sans pouvoir démolir le fameux pont.

Le danger auquel s'exposaient les soldats américains tenant la tête de pont n'échappa pas dès le début à leur commandement. Aussi, tout fut-il mis en mouvement pour assurer leur protection. Parallèlement au pont ferroviaire, un ponton put être établi par les sapeurs. L'aviation fut mobilisée pour contrecarrer l'action de la Luftwaffe. Jour et nuit, et quelles que soient les conditions atmosphériques, des escadrilles alliées patrouillaient au-dessus de la région. Toute l'aviation alliée en France était constamment en état d'alerte pour frustrer toute attaque des Allemands contre le pont.

Cette lutte dramatique pour le maintien de la tête de pont sur le Rhin se poursuit encore. Les Nazis y mettront toute leur obstination et les Alliés emploieront leurs vastes ressources pour conserver l'avantage acquis.

Lorsqu'on pense à la tête de pont de Salerne qui fut gardée pendant des mois, malgré des difficultés beaucoup plus grandes et sans aucun appui aérien, on ne peut qu'être confiant dans l'issue de la bataille de Remagen.

O

Les Allemands ont appris par expérience qu'une tête de pont signifie une ligne de défense naturelle percée et une offensive en préparation. La traversée de l'Oder et du Rhin, même sur une petite échelle, affectera profondément le moral de l'ennemi.

La situation des alliés japonais n'est guère plus avantageuse. Dans ce vaste théâtre d'opérations d'Extrême-Orient que nous avons tendance à oublier, des victoires importantes sont remportées par les Anglo-Américains.

En Birmanie, où les combats se déroulent dans les conditions les plus ingrates, la 14ème Armée britannique a atteint Mandalay après une lutte épique à travers la jungle.

Plus au nord, les Chinois ont capturé Lashio, terminus de la fameuse route de Birmanie. Dès que celle-ci sera dégagée, les approvisionnements et le matériel de guerre qui s'acheminent vers la Chine pourront être augmentés. La guerre sino-japonaise entrera alors dans une phase nouvelle. Pour la première fois, les Chinois seront en mesure de prendre l'offensive contre les Japonais. Ceux-ci qui ont infligé aux Chinois toutes sortes de mauvais traitements pendant plusieurs années consécutives savent ce qui les attend lorsque sonnera l'heure de la revanche.

Des événements qui ont une certaine importance politique et militaire ont mis fin à la situation anormale de l'Indochine française. Craignant une invasion sur une grande échelle par les Américains, les Japonais ont voulu étendre leur contrôle sur tout le pays. Les dirigeants de la colonie refusèrent d'obtempérer aux demandes nippones. L'armée française d'Indochine résista à l'armée japonaise pendant plusieurs jours, puis elle dut se replier sur de nouvelles positions à l'intérieur du pays.

La disproportion des forces est trop grande pour permettre un espoir quelconque d'un succès militaire. Les troupes françaises équipées d'un matériel désuet n'ont pas d'aviation ou de tanks pour les appuyer.

L'importance de l'événement est néanmoins évidente. Du point de vue français, cette colonie fidèle à Vichy malgré le départ de Pétain et la disparition de son régime, redevient une colonie française, malgré l'occupation ennemie.

Sa résistance au coup de force japonais permettra surtout à la France de participer activement à la guerre contre le Japon et de faire entendre sa voix dans le règlement des affaires d'Extrême-Orient. Un grief justifié des Alliés à l'égard de la France tend ainsi à disparaître : si l'on pouvait reprocher à la France d'avoir laissé les Japonais se servir de l'Indochine comme d'un tremplin et d'une base pour leur agression contre la Birmanie et les Indes Néerlandaises, l'attitude courageuse — quoique tardive — adoptée cette semaine rachète une partie des erreurs commises. Il appartient à la France de prendre les mesures qui conviennent pour faire disparaître entièrement les conséquences de la politique de Vichy en Extrême-Orient.

O

Les engagements avec les Français en Indochine ne sont pas de nature à donner beaucoup d'inquiétude aux Japonais, mais la stratégie américaine dans le Pacifique leur semble, par contre, pleine de menaces. Le Premier Ministre Koïso a même déclaré à la Diète que, « jugeant d'après la stratégie ennemie passée, l'ennemi pourrait déclencher dans un proche avenir une avance directe vers notre territoire ».

C'est le débarquement américain à Iwojima, située à une distance de 765 milles de Tokio, qui a dû provoquer tant de soucis. Cette île sur laquelle eurent lieu les combats les plus sanglants de la guerre du Pacifique devait être occupée à tout prix par les Américains. De ses aérodromes, les avions japonais menaçaient les bases des B-29 dans les Mariannes. De ces mêmes aérodromes, les chasseurs à long rayon d'action pouvaient escorter les puissants bombardiers américains jusqu'à Tokio. L'île pouvait servir de base pour les avions de reconnaissance volant à basse altitude et parer ainsi à l'insuffisance de photos aériennes de la côte japonaise.

Il est difficile aux Japonais de deviner quels seront les plans américains après l'occupation d'Iwojima. « L'île de Chichi Jima, écrit le « Time », pourrait éventuellement servir comme base pour le lancement de bombes-volantes sur Tokio, située à une distance de 615 milles. La seule chose dont les Japonais peuvent être sûrs, c'est que leurs îles, qui seront bientôt parcourues dans tous les sens par les avions de reconnaissance, constituent l'objectif. Ils ne peuvent savoir si l'offensive viendra directement ou si elle passera par les îles Kouriles, Ryukyus, la Chine ou la Corée. Ne pouvant masser leurs forces partout, ils doivent soit les disperser, soit les concentrer aux endroits les plus menacés. Dans les deux cas, les appareils de reconnaissance indiqueront à l'amiral Nimitz quelles sont les dispositions prises. »

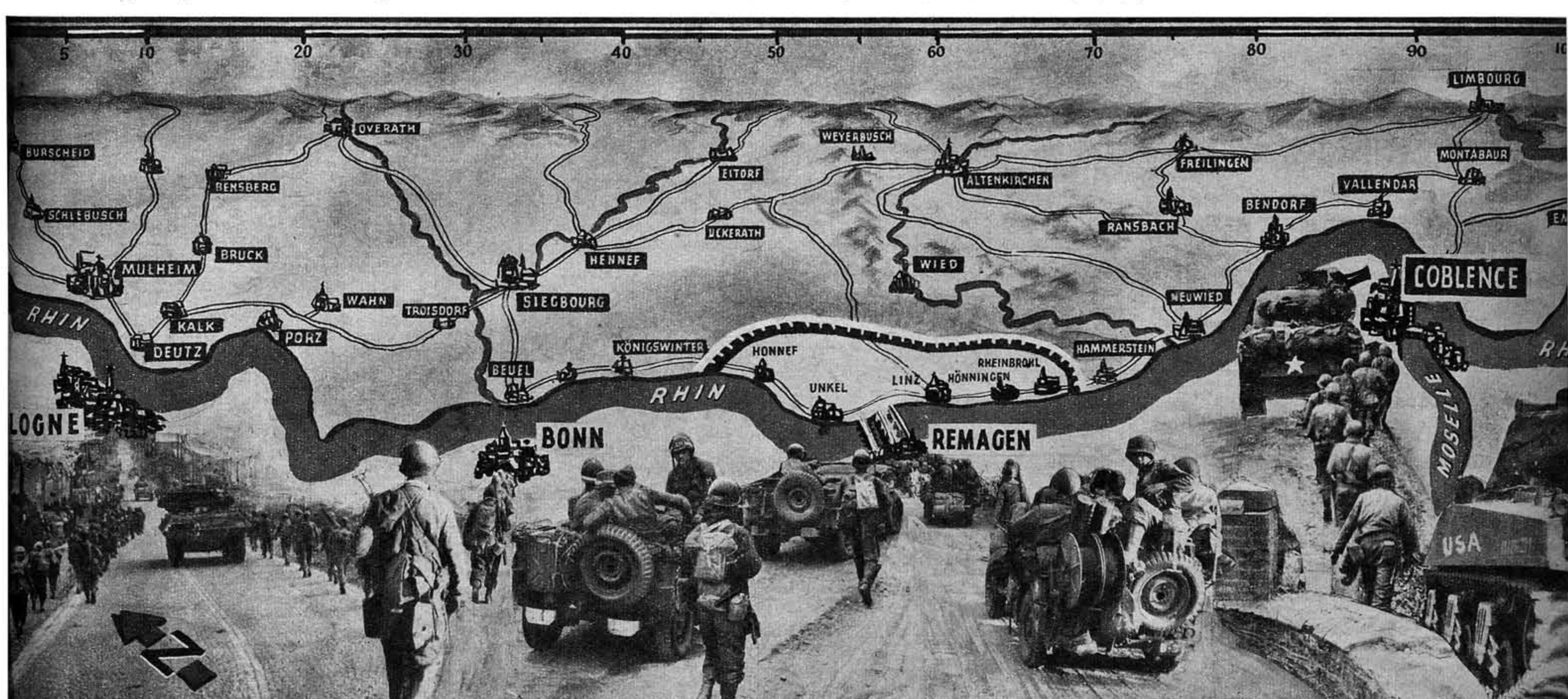
La partie d'échecs devient intéressante dans le Pacifique. Veillons à en suivre toutes les péripéties.

J. A.

NOTRE COUVERTURE

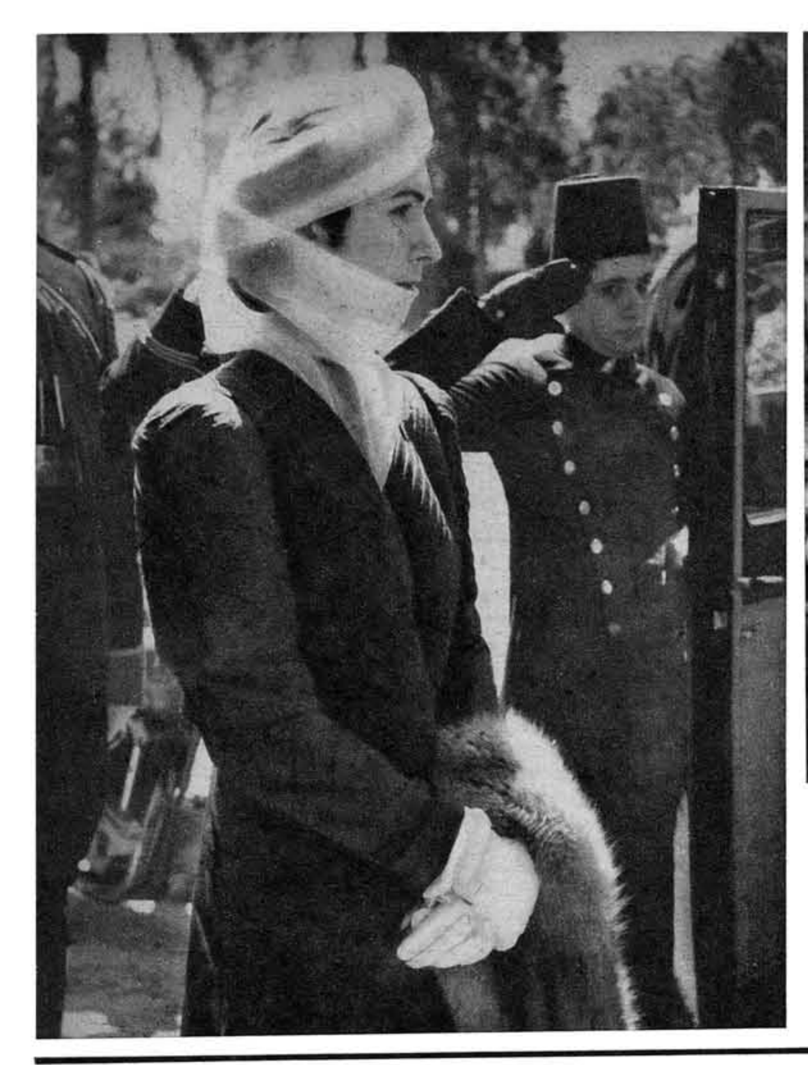
DES FEMMES DANS LA VOLKSSTURM

Parmi les prisonniers faits en Allemagne se trouvent quelques femmes qui se sont engagées dans la Volkssturm. En voici une qu'on peut difficilement distinguer d'un homme. Sac au dos, elle est dirigée vers un camp d'internement.



LA TÊTE DE PONT DE REMAGEN

Une des surprises de l'avance foudroyante des forces anglo-américaines sur le front occidental, après la percée de la ligne Siegfried, est la traversée du Rhin avant l'heure fixée grâce à la capture du pont intact de Remagen, connu également sous le nom de pont de Ludendorff. L'ennemi a fait de vaines tentatives pour le détruire, d'abord à la dynamite, puis par des bombardements aériens. Le général Hodges a déjà fait jeter par ses sapeurs un nouveau pont à travers le Rhin à peu de distance du pont ferroviaire de Ludendorff. Il a été construit dans les 96 heures de l'arrivée des troupes alliées à l'endroit, et permet un afflux plus considérable de renforts sur la rive est où les combats se poursuivent avec acharnement. La tête de pont alliée en face de Remagen a 9 kilomètres de profondeur sur 20 de longueur et rejoint la grand'route qui lie la Ruhr à Francfort... Avant de s'engager dans des opérations plus importantes, il semble que les Alliés veulent nettoyer les rives du fleuve entre Cologne et Coblence. Plus que l'effondrement de la ligne Siegfried, la traversée du Rhin, considéré par les Allemands comme un fossé légendaire, magique et infranchissable, signifie que la résistance militaire de l'ennemi est à bout. Tandis que les tanks de Patton avancent sur Coblence, l'assaut final au delà du Rhin est préparé minutieusement par le commandement allié.





S.M. LA REINE A L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

Samedi dernier, S.M. la Reine a daigné inaugurer l'exposition de printemps organisée à la Société d'Horticulture. La Souveraine s'est arrêtée longuement devant les différents stands et a admiré les belles fleurs exposées aux divers étalages. Voici, ci-contre, Sa Majesté la Reine à son arrivée au Palais de l'Exposition où Elle fut reçue par LL.EE. Ahmed Abdel Ghaffar pacha, ministre de l'Agriculture, et Fouad Abaza pacha, directeur de la Société Royale d'Agriculture. Ci-dessus : S.M. la Reine devant un des nombreux stands de l'exposition du printemps. A droite, Mme Joseph Cattaoui pacha, Grande Dame d'Honneur de S.M. la Reine.

DIX MINUTES AVEC L'AGA KHAN

Moulana Hazar Imam Sarkar Sahib, Son Altesse Sir Aga Sultan Mohammad Shah Aga Khan, C.C.I.E., se trouve au Caire avec sa nouvelle épouse la Bégum. Nous avons pu le joindre au Mena où il se repose avant de repartir pour le Kenya et les Indes.

Il fut un temps où aucun journal d'Europe ne paraissait sans avoir rapporté dans une de ses rubriques les faits et gestes quotidiens de l'Aga Khan. Les habitués des champs de courses parisiens étaient familiarisés avec sa silhouette, et ceux des couloirs de la Société des Nations le voyaient souvent s'entretenant avec un groupe d'hommes d'Etat et de diplomates. Et l'on n'oubliera pas de sitôt la séance de la S.D.N. durant laquelle, après avoir pris place dans le fauteuil présidentiel que venait de lui céder, en 1937, le Dr Négrin, l'Aga Khan déclara aux délégués ébahis : « Messieurs, les séances de l'Assemblée commenceront dorénavant à 10 h. 30 tapant. Je vous prie d'en prendre note, car elles pourront à la rigueur commencer à 10 h. 35, mais pas à 10 h. 40. On ouvrira la séance même si tout le monde n'y est pas et on n'attendra personne. » Le lendemain, il tint parole.

Pendant que nous l'attendons dans les salons de l'hôtel, nous le voyons descendre les escaliers, d'un pas encore alerte (il est né en 1877), tenant une lettre à la main. Il demande au concierge un timbre et, tout en le collant, il s'achemine vers le jardin de l'hôtel. « J'ai échappé de justesse aux Allemands, en juin 1940, en quittant Paris à la dernière minute, dit-il. Depuis lors, j'ai vécu un peu partout en Suisse. La vie, pour les Suisses, n'était pas facile, je vous assure, mais ce sont des gens courageux... »

De lui-même, en homme habitué à être photographié, il se place devant l'appareil, dans l'angle le plus favorable. J'en profite pour lui demander ce qu'il pense, en tant qu'ancien président de la S.D.N., de la Conférence de San-Francisco. « Eh bien, fait-il d'un air sceptique, j'espère qu'elle aura plus de succès que l'ancienne Ligue. » Et, changeant brusquement de sujet, il ajoute : « Quel beau pays que l'Egypte ! J'aime toujours y revenir... Regardez-moi ce soleil... »

Le photographe fait jouer le déclic de son appareil. Me rappelant que l'Aga Khan avait représenté les Indes à la Conférence de la Paix de 1919, je lui demande s'il pense en faire de même cette fois-ci. « Non, je n'assisterai pas à la prochaine Conférence de la Paix, je suis bien trop occupé comme cela. Pensez donc ! Je travaille à la fondation d'une grande université au nord de l'Inde ; c'est un projet qui me passionne. Mais mon université n'enseignera que ce qui permettra à mon peuple d'acquérir un métier. On y apprendra, à part la médecine, la mécanique, l'électricité, les études d'ingénieur, en un mot la technique ; pour le moment, il n'y aura ni droit, ni littérature, ni philosophie... Je veux donner à mes fidèles des possibilités concrètes qui leur permettront d'améliorer leurs conditions de vie...

— Vous aviez publié un livre en 1918 appelé « India in Transition ». En avez-vous écrit d'autres depuis lors ?

— Vous semblez bien renseigné sur mon compte, répond-il en souriant. Je n'ai rien publié depuis, mais dernièrement, en Suisse, j'ai donné aux journaux locaux plusieurs articles traitant de ma secte de fidèles et du milieu islamique hindou en général.

C'est cette secte qui donne à l'Aga Khan son autorité dans le monde. Mais quels sont exactement le poids et le degré de l'influence religieuse de l'Aga Khan ? Son pouvoir sur une partie du monde islamique ne provient pas du fait qu'il règne sur un riche Etat comme celui du nizam de Haïderabad, par exemple, mais parce qu'il est le chef sacré d'un groupement religieux assez grand et très riche : la secte des Khojas ou branche ismaélite des musulmans.

Ce groupement prétend que l'Aga Khan descend directement du Prophète. En réalité, il descend en droite ligne d'Ali, le premier imam de Shias.

Pendant de longs siècles, les ancêtres de l'Aga Khan vécurent en Perse. Son grand-père, Hussein Al Husseini, épousa la fille de Fateh Ali Shah, de la dynastie royale Kajar. Il fut Shah de Perse par la suite, et le père de l'Aga Khan actuel était héritier du trône persan.

Lorsqu'il vint s'établir aux Indes, les Anglais lui reconnurent le titre de prince et un droit de 11 coups de canon dans les cérémonies officielles. L'Aga Khan a, en outre, une pension de 10.000 roupies par mois, pension qui est payée aujourd'hui à son fils, le prince Ali Khan, officier dans l'armée britannique.

Bombay est le centre de la secte Khoja dont l'Aga Khan est le chef spirituel. Pour les membres de cette secte, il est l'égal d'un Dieu. Ils lui versent chaque année le dixième de leurs revenus et, comme la plupart des Khojas sont de riches commerçants, les rentes du prince doivent être plutôt élevées.

Mais revenons au Mena. L'Aga Khan a fini de poser devant l'appareil et, tout en bavardant, se dirige vers sa voiture qui doit l'amener au club Mohamed Aly. Une question me brûle les lèvres. Je savais qu'avant la guerre, l'Aga Khan faisait chaque quelque temps une tournée parmi ses fidèles, disséminés en Afrique et aux Indes et qu'à la fin de chaque année solaire une députation religieuse, composée de riches vieillards, lui rendait solennellement visite et le pesait sur une balance gigantesque avec, pour contrepoids, des lingots d'or pur. En 1937, lorsqu'il avait été pesé au Kenya, la valeur de l'or totalisa seulement 22.771 livres sterling contre 25.125 livres atteintes l'année précédente. Cet or est distribué aux écoles, aux crèches et à toutes les œuvres qui s'occupent du relèvement social des membres de la secte de l'Aga Khan. Cette cérémonie du pesage allait-elle avoir lieu malgré la guerre ? Je pose la question carrément.

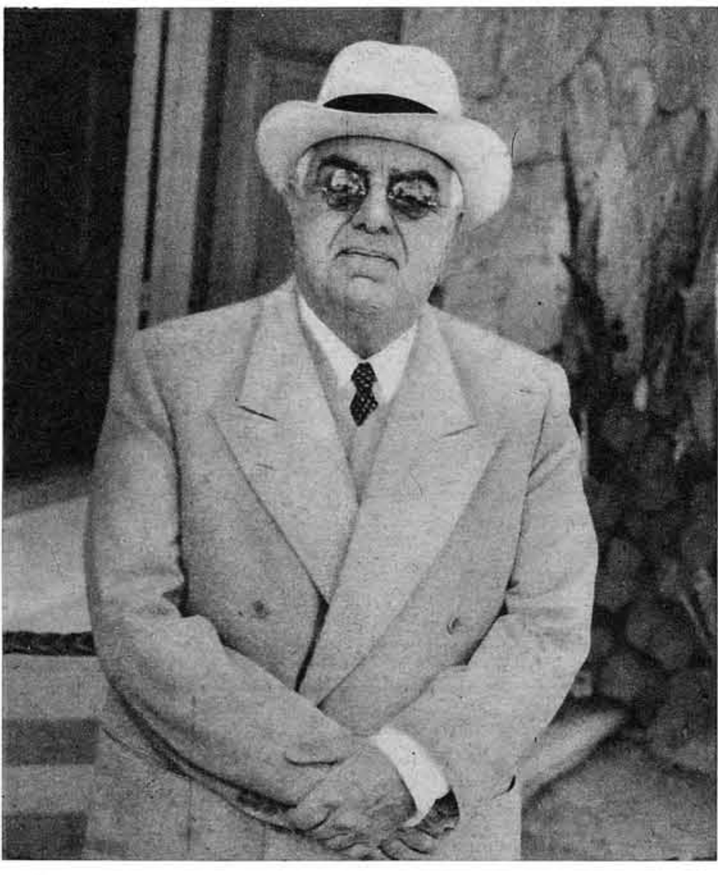
— Je quitte l'Egypte pour le Kenya, Zanzibar et les Indes — en avion, naturellement. De grandes cérémonies sont prévues à l'occasion de mon jubilé de diamants...

— Cela veut dire, Altesse ? ? ?

— ...Que je vais être pesé, cette fois contre mon poids en diamants.

L'Aga Khan fait un signe au chauffeur et l'auto démarre en emmenant un des rares hommes qui puisse se targuer de posséder pour trois millions de livres de rubis.

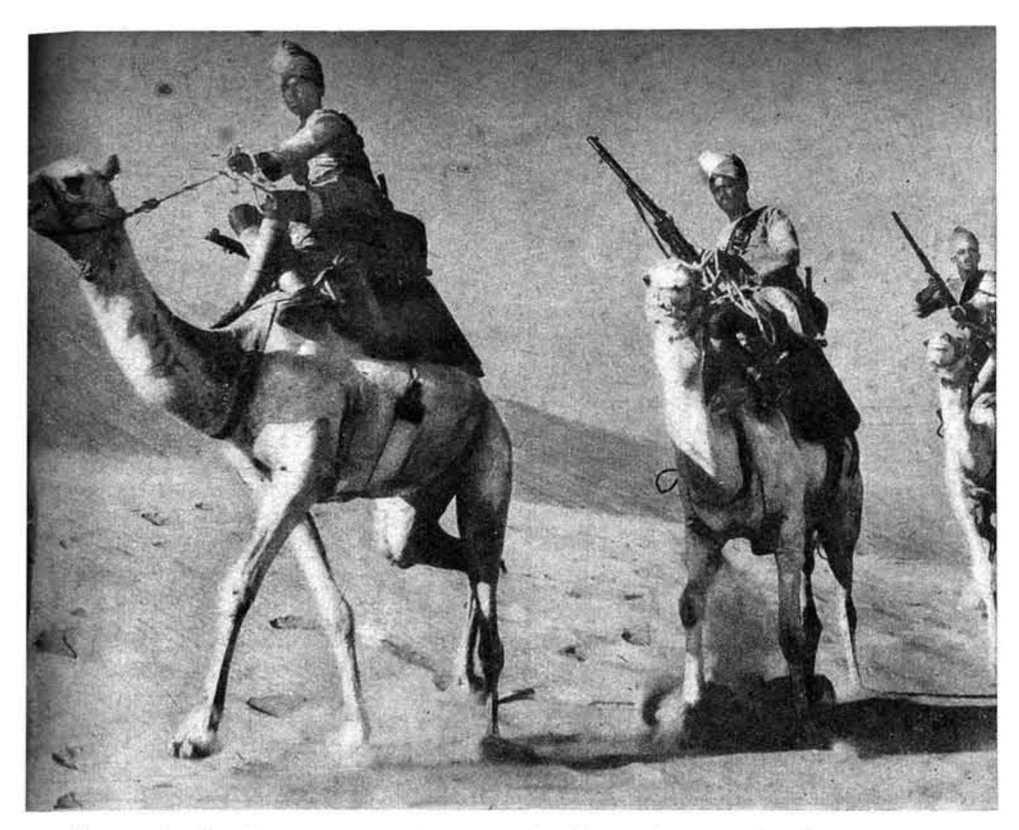
B. COHEN



S.A. l'Aga Khan, qui fêtera cette année son jubilé de diamants, a posé pour notre photographe dans les jardins du Mena House.



S.A. la Bégum, une jeune Suissesse que le prince hindou a épousée pendant son séjour forcé en Suisse. (Photo Jean Weinberg)



Les gardes-frontières en patrouille vont à la chasse des contrebandiers.

GARDES-FRONTIÈRES

Des hommes durs, énergiques, veillent inlassablement à la sauvegarde de nos frontières. Leur lutte contre les contrebandiers se poursuit en silence dans nos solitudes désertiques.

La brigade des frontières, c'est la force militaire à qui incombe la tâche de prévenir les fraudes et de combattre la contrebande des marchandises et des narcotiques, de garder les frontières contre toute agression et de collaborer avec l'autorité civile pour le maintien de la sécurité publique dans le désert.

Le travail accompli par cette brigade est obscur et ingrat. De temps à autre, un petit entrefilet paraît dans les journaux disant que des contrebandiers ont échangé des coups de feu avec les gardes-frontières qui tentaient de les intercepter. Ce que ce communiqué laconique cache de préparation ardue, de pistes suivies, de poursuites sous un soleil accablant ou dans le froid vif du désert, personne ne s'en rend compte. Les gardes-frontières n'aiment pas faire parler d'eux. Et pourtant la contrebande est pourchassée sans pitié, et avec succès, depuis les confins soudanais jusqu'au rivage de la Méditerranée dans le désert occidental, et depuis le golfe d'Akaba jusqu'à la frontière palestinienne, c'est-à-dire sur toute l'étendue de la presqu'île du Sinaï et dans le désert oriental.

La brigade des frontières est composée de deux unités : une unité motorisée armée (light cars) et une unité de méharistes plus connue sous le nom de « Camel Corps ». Ces méharistes, me déclare l'officier qui m'accompagne au cours de ma visite du camp d'entraînement des gardes près de Khanka, sont employés le long du littoral de la mer Rouge, où le terrain aux replis légèrement onduleux ne se prête pas aux automobiles, et dans les endroits sablonneux du désert où les voitures risquent de s'enliser.

Tout le long du rivage de la mer Rouge, des postes de gardes-frontières ont été installés, et des patrouilles continuelles assurent la liaison entre un poste et l'autre. Ces méharistes, conduisant des bêtes de choix, s'avancent silencieusement sur le sable de la côte depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.

Ces dromadaires sont entraînés à ne faire aucun bruit et peuvent, le cas échéant, rester sept jours sans boire, ne se nourrissant que de l'herbe maigre des buissons qui poussent dans le désert.

Les hommes qui les montent sont tous les volontaires recrutés presque exclusivement parmi les Soudanais et les populations de la Haute-Egypte. Ils reçoivent un entraînement spécial qui leur permet de suivre une piste en se basant sur les marques des pas laissées sur le sol. Par l'étude de ces marques, ils peuvent savoir la direction et la date du passage des contrebandiers, si leurs bêtes sont lourdement chargées ou pas, si le chameau boite et même s'il est borgne, car, dans ce cas, ses pas sont dirigés obliquement. Les gardes savent que des traces de pas, sur la côte de la mer Rouge, qui seraient visibles le long de la route appartiennent à des pêcheurs paisibles ; que celles qu'ils repèrent loin du chemin habituel sont souvent des traces de contrebandiers qui font toujours leur possible pour s'éloigner de la piste ; mais ceux-ci n'ont pas beaucoup de chance d'échapper aux méharistes une fois les traces de leurs pas découvertes.

La guerre est venue compliquer terriblement la tâche de la brigade des frontières, car, en plus de la contrebande du hachisch, elle a fait naître celle des marchandises et des armes, pratiquée surtout dans le désert occidental entre l'Egypte et la Libye. Des caravanes, comptant parfois jusqu'à 150 chameaux, appartiennent à des Bédouins qui achètent au Caire, au marché noir, le sucre, le riz, la farine, les étoffes, pour les revendre en Libye à un prix dix fois supérieur. L'on peut très bien imaginer que des contrebandiers, qui ont investi dans une pareille opération des sommes importantes, ne se laisseront pas facilement intimider. La plupart sont des Bédouins aguerris, connaissant le désert dans ses moindres recoins.

Mais la brigade des frontières surveille ces contrebandiers par l'envoi de patrouilles locales qui suivent certains d'entre eux. Si le nombre des contrebandiers est élevé, des patrouilles plus importantes sont envoyées du quartier général le plus proche. Mais dans ce dernier cas la chasse devient plus ardue quoique les forces des gardes, motorisées, puissent toujours rattraper les contrebandiers qui vont à dos de chameau.

Mais cela ne veut pas dire que les gardes-frontières n'aient pas besoin d'augmenter le nombre des patrouilles et des hommes qui les composent. Le point faible du système, c'est la petite quantité de postes existants et des soldats qui en dépendent. Cette situation occasionne des frais de déplacement importants lorsqu'on doit, parfois, transporter les gardes sur de grandes distances avant qu'ils ne puissent commencer leurs poursuites. Leurs effectifs réduits les obligent quelquefois à rester trop longtemps en patrouille au désert.

Ce qui est étonnant, c'est que la chasse aux contrebandiers ait donné des résultats satisfaisants malgré la rareté relative du personnel mis à la disposition des forces du désert par rapport aux immenses territoires qu'elles ont à surveiller. La superficie de ces territoires s'élève à 800.000 kilomètres carrés environ.

Entre temps, la lutte se poursuit férocement entre gardes et contrebandiers. Il y a quelque temps, dans le désert occidental, une grande caravane de trafiquants était signalée se dirigeant vers l'Ouest. Après avoir suivi leurs traces durant deux jours, les gardes les rattrapèrent. Mais, dans le désert, le bruit du moteur d'une auto s'entend à des lieues à la ronde, et les contrebandiers furent ainsi avertis que les gardes-frontières étaient à leur poursuite. Les Bédouins s'arrêtèrent, firent coucher leurs chameaux et, dans le plus pur style cowboy, abrités derrière leurs bêtes, ils tirèrent sur les autos pour les immobiliser. N'y réussissant pas, ils n'hésitèrent pas à faire feu sur les hommes. Ce qui ne les empêcha pas d'être capturés après que les gardes eussent entouré et pris d'assaut les dunes de sable au milieu desquelles ils s'étaient réfugiés.

Les escarmouches de ce genre illustrent les dangers auxquels sont exposés les gardes-frontières, surtout lorsqu'ils poursuivent les contrebandiers en autos découvertes. Pourquoi ne seraient-ils pas pourvus de voitures légèrement blindées qui les mettraient à l'abri des balles, assurant davantage ainsi leur sécurité ?

Les hommes qui composent la brigade des frontières sont choisis avec soin. Leur entraînement est dur, mais comme ce sont tous des volontaires, ils s'y soumettent volontiers. Ce sont des marcheurs infatigables et des tireurs émérites dont la précision de tir a été prouvée lors du récent championnat que leur équipe a remporté en présence de Sa Majesté le Roi.

J'ai parlé à quelques-uns de ces hommes. Ils sont tous contents de leur sort et du genre de vie qu'ils mènent. Ils ont en outre l'avantage de pouvoir emmener avec eux leur famille, même s'ils sont casernés dans certains postes désertiques lointains. De plus, une administration prévoyante s'occupe de l'éducation de leurs enfants et j'ai vu, dans l'un de leurs centres d'entraînement, une petite école d'une propreté méticuleuse abriter plus d'une centaine d'enfants des deux sexes. Leurs garçons ont aussi la possibilité de s'enrôler, dès l'âge de treize ans environ, dans la brigade des frontières où ils sont employés comme messagers, sonneurs de clairons ou ordonnances.

Les gardes-frontières sont également d'une fidélité à toute épreuve, et l'on peut compter sur eux pour remplir leur devoir jusqu'au bout, même jusqu'à la mort s'il le faut.

BENEDICT



Des exercices de tir sont effectués régulièrement au milieu des dunes.

Lettre de Londres

POÈTE ET PROPHÈTE

par ELISABETH BOWEN

La visite à Londres du poète français Louis Aragon a été un événement que peu d'entre nous oublieront. Ce n'est pas la première visite d'Aragon : avant la guerre, sa personnalité lumineuse et marquante était déjà connue des Londoniens. Maintenant il nous revient du monde des souffrances de ces cinq dernières années — années qu'il a chantées, enrichissant ainsi le monde de ce qui peut être regardé comme sa plus grande poésie.

Le 6 mars, il fit une conférence à l'Institut Français de Londres devant un nombreux public d'amis de la France ; le sujet en était les poètes français de la Résistance. Sa présentation de ses frères en poésie et sa lecture de leurs œuvres firent une profonde impression.

Doublement fortunés furent ceux qui rencontrèrent de nouveau Aragon plus tard, ce même soir, à une petite réception donnée dans l'appartement de M. Cyril Connolly (l'on sait que ce dernier est le rédacteur en chef de « Horizon », qui est peut-être la revue littéraire la plus connue en Angleterre). Le long salon éclairé aux chandelles au sommet d'un immeuble donnant sur un vieux et tranquille square londonien offrait une atmosphère d'amitié, d'intimité. Parmi les éminents poètes anglais présents pour rencontrer Aragon, il y avait T.S. Eliot, Stephen Spender, Cecil Day Lewis et John Lehmann. Parmi les femmes, il y avait Rosamond Lehmann, la romancière, qui, avec ses yeux d'un sombre éclat et ses cheveux à la marquise du XVIIIe siècle, était certainement la plus belle. A une ou deux reprises au cours de la soirée, l'on pouvait entendre le bruit lourd et lointain de l'explosion d'une bombe-volante, mais le charme de la soirée était si grand qu'il paraissait irréel.

Aragon lut à haute voix quelques-uns de ses poèmes. Leur musique semblait traverser la pièce comme un grand souffle ; en même temps, ils parlaient profondément et de façon émouvante à l'âme. Il lut ses plus récents, ceux qui étaient censés n'être point connus de nous. Dans « l'Adieu aux cent villages », le cri d'un paysan français sur le point de partir en Allemagne pour le travail forcé, des noms de villes et de places de France se suivent et composent un rythme montant et pathétique.

Certains préfèrent les petits poèmes d'Aragon, publiés voici deux ans, sous le titre « Les Yeux d'Elsa », par la revue « Horizon ». Mais l'intégrité du poète est dans son évolution, dans ses changements, même dans ses abandons. S'opposer à cela, c'est demander au poète d'être statique.

●

Dans le quartier que j'habite, presque toutes les maisons sont vides. Le seul voisin qui, comme nous-mêmes, soit resté en résidence continue depuis 1939 est l'écrivain H.G. Wells. Il fit, je crois, un voyage en Australie tout au début de la guerre ; à part cette absence, nous ne manquions jamais de le rencontrer. Quand il fait chaud, il se promène dans le parc ; les dimanches, il va déjeuner, comme nous, dans un restaurant du voisinage. Wells suit avec équanimité la réalisation dans la guerre actuelle des nombreuses prophéties contenues dans ses premiers romans scientifiques. Quand elles parurent tout d'abord, ces œuvres furent considérées comme des livres de pure fantaisie. Le temps les a terriblement vérifiées. Wells vivra-t-il assez pour nous voir visiter la lune et causer avec les habitants de la planète Mars ?

Il manie toujours une plume agressive. Mais on rencontre rarement un être plus aimable, plus sympathique, plus intéressé à la vie. Passant un soir avec lui au plus fort du blitz de 1940, je lui reprochais d'avoir « inventé » cette guerre. « Ah ! répliqua-t-il, quelqu'un d'autre y aurait pensé si je ne l'avais fait. » Peignant le futur comme il s'est révélé être, Wells aime le confort traditionnel et la dignité. Son salon dans le Regent's Park avec ses hautes fenêtres tendues de rideaux de velours lie de vin contient un ravissant mélange de sculpture moderne et de meubles anciens. A l'extrémité du jardin qui se trouve derrière sa maison, les anciennes écuries ont été changées en une loggia de style italien : au sommet d'une colonne, se dresse un buste de Voltaire.



La lecture d'une pièce dans la section française. Mlle L. Doss contrôle le volume du son.

ICI LE CAIRE...

Une collaboratrice d'IMAGES est allée voir à quels visages appartiennent les voix de la radio du Caire qui nous sont familières.

M. Rex Keating est chargé des programmes européens de l'Egyptian State Broadcasting. Jeune, mince, légèrement voûté à force d'être grand, il me tend une main un peu anxieuse.

Je reconnais tout de suite sa voix : c'est celle qui accompagne le défilé des *War Pictorial News* sur l'écran. M. Keating a écrit des centaines de productions pour la radio, et en a lu des milliers. Maintenant il se consacre presque entièrement à l'organisation générale des programmes et à la direction du personnel de la section européenne.

— Maintenant, dit M. Keating, que les troupes s'occupent directement de leur propre *Forces Programme*, nous pouvons nous consacrer plus complètement à nos auditeurs civils, et nous tâchons de leur faire entendre ce qu'ils aiment le mieux, et cela aux heures où ils en ont le plus envie.

M. Mason vient se joindre à nous ; c'est le grand maître du *Chart*. A l'E.S.B., le *Programme Chart* est une espèce de divinité, à laquelle toute conversation forcément se réfère. Il s'agit d'une formidable feuille de papier bleu divisée en petits carrés et qui contient tous les programmes de la semaine avec tous les détails les concernant. D'après ce monument, sont établies les feuilles de chaque section, pour la semaine d'abord, et la journée ensuite.

Les programmes se préparent cinq semaines à l'avance, de sorte que s'il arrive un contretemps, on a tout loisir de faire le changement nécessaire, sans que ce soit du travail bâclé.

Les programmes se composent principalement de disques, et sur une moindre échelle, de « vivants ».

Comment croire que cette modeste chambre à rayons couleur chocolat, un peu comme les casiers d'un magasin de chaussures, est pleine à craquer d'un fabuleux trésor ? 18.000 disques, toute la musique du monde, dorment dans leurs albums. Symphonies, concertos, mélodies populaires, chansons et danses. Chaque disque, comme un citoyen, possède sa fiche. Et toutes ces fiches constituent un véritable casier judiciaire de mélodies. Dans la discothèque, on entend d'étranges conversations : « Lys Gauty... Mais elle a chanté le 15, le même jour que Paul Robeson... Vous n'avez qu'à regarder le fichier ! »

Sur les disques, double taille, venus de Londres de la B.B.C. ou d'Amérique, sont enregistrés des programmes de 15 ou de 30 minutes, complets, avec leurs commentaires. Il s'agit parfois de scripts radiophoniques ou d'enregistrements de variétés. En général, l'E.S.B. préfère les remplacer, dans la mesure du possible, par des programmes « vivants » qui donnent l'occasion aux artistes établis au Caire, ou à ceux de passage dans la capitale, de se faire entendre.

La personne responsable de tous les programmes enregistrés sur disques est Miss Leslie Long, qui deviendra bientôt Mme Rex Keating.

D'un studio, pas plus grand qu'une petite salle de bains, s'échappent des coups de claxon furieux. M. Keating m'explique que c'est là la discothèque privée des « bruits enregistrés ». Vent, orage, pluie, grêle, pas dans le couloir, portes qui claquent : tout y est. On ne veut pas me dire s'il y a un disque « bruit de baisers ». Et je songe que l'on est loin de la glorieuse époque où, pour jouer une pièce devant le micro, il fallait une foule d'accessoires, tôle pour faire croire à l'orage et des caisses de savon sur lesquelles on frappait d'un petit marteau pour faire croire au bruit de pas.

L'E.S.B. fait son propre bulletin de nouvelles. C'est un département spécial, aux destinées duquel préside Mrs Edith Howitt, Chief News Editor et journaliste bien connue, non seulement au Caire, mais aussi à Fleet Street où elle a travaillé pendant plusieurs années.

Avec elle, dans le *News Room*, Jeanne Olivier et Marcel Perrier composent le bulletin de nouvelles qu'ils liront tout à l'heure. Le *ticker* de Reuter déroule à cadence saccadée son papier à nouvelles, et le téléphone sonne à vous faire perdre la tête. Mais Mrs Howitt garde le sourire. On n'a jamais préparé un bulletin de nouvelles autrement que dans la fièvre.

Au studio de la radio, nous attrapons une partie de la section française : Nicole Darcy, Mireille Zola et Samy Berck en pleine scène... de théâtre. Nicole Darcy remplace Pierre Artigue en congé à Paris et que tout le monde envie, et s'occupe des programmes français.

Mais cette chevelure de lionne, n'est-ce pas Renée Davelly qui, après avoir chanté toute la journée pour les blessés et les malades dans les hôpitaux, trouve encore assez de temps pour se mettre devant le micro et chanter le bleu de tous le ciels de France ? Et voici Madeleine Soulon qui, elle aussi, chante le répertoire français.

Nous sortons du studio, tout capitonné de tapis, où une double porte à fermeture hermétique vous isole complètement de l'extérieur, et dont l'âme est la montre. Chaque minute fait tourner sur le cadran un doigt menaçant et rouge. « Vous vous êtes arrêté 10 secondes trop tôt ! » n'hésitera-t-on pas à vous dire.

Mi, mi, mi... mi, mi, mi... Dans le couloir, c'est Barry Faber, prêté par la Royal Air Force à l'E.S.B., qui s'éclaircit la voix. Barry est une espèce d'enfant prodige de la radio. Il a commencé à quinze ans, parlant depuis la salle de bains, pour l'auditoire ravi et familial qui l'écoutait dans la salle à manger. Puis, comme les odes de la douche ne lui ont pas suffi, il a écrit des scripts pour la B.B.C.

Tout à l'heure, il va annoncer « The Band in Blue », un orchestre de la Royal Air Force que les soldats adorent. Ils font queue tous les samedis à midi pour entendre les « Blue Boys » et les voir jongler du piston et de la clarinette.

Mais, parmi les hôtes les plus chers à l'E.S.B., voici Georges Théméli, dont l'extraordinaire sensibilité jointe à une technique incomparable font un artiste qui, sans aucun doute, pourra conquérir les publics les plus sévères.

Théméli joue en ce moment au studio n° 3, et nous avons maintenant affaire au studio n° 1, où l'on est en train de répéter un script anglais. De l'un à l'autre, il n'y a guère que quelques pas. Mais l'on traverse un véritable monde de machines. Là, les techniciens contrôlent des appareils très compliqués où viennent aboutir des milliers de fils, s'allument, s'éteignent des lampes et doucement remuent des aiguilles sur des cadrans qui marquent de mystérieux voltages.

Nous sommes de retour au studio n° 3 à regarder et à entendre Rex Keating lire un commentaire. M. Mason contrôle le temps, Joyce Grew s'occupe du volume de sons. Joyce Grew est chargée de la section des commentaires du drame et de la partie musicale anglaise ; elle a pour assistante Leyla Doss.

Défense de sortir tant que brûle la lampe rouge. Ah ! la verte vient de s'allumer : nous pouvons y aller.

Hello ! C'est Fred Foy, le speaker américain, le « Pin-up boy » de l'E.S.B. Comme le *Cairo Calling* a publié sa photo, Fred reçoit des quantités de lettres d'auditrices « amoureuses » de sa voix.

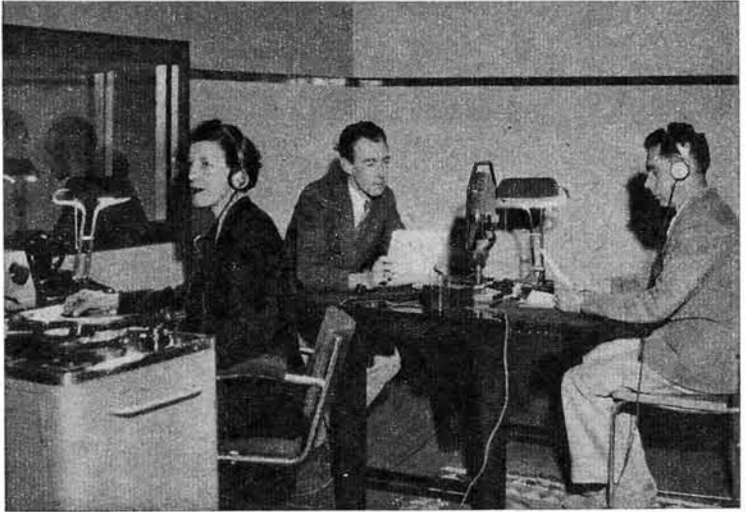
Je m'aperçois avec horreur que je suis encore au studio à une heure indue. Je resterais bien encore pour faire la connaissance de tous les autres artistes et collaborateurs, ceux qui écrivent les scripts et ceux qui les lisent, mais réellement cet article commence à s'allonger. « Souvenez-vous, dit M. Keating, qu'un *radio talk* fatigue l'auditeur s'il dure plus de 15 minutes. »

A plus forte raison la lecture d'un article !

G. S.



Dans la section des nouvelles. Mrs Howitt, au centre, est sérieusement attelée à sa tâche. Mme Olivier répond au téléphone.



Rex Keating lit un commentaire tandis que M. Mason contrôle l'heure et que Joyce Grew jongle avec les volumes du son.

BARBEY

CRITIQUE

par le professeur LÉON GUICHARD

L'image nous a rendu familière la figure de Barbey. C'est un Flaubert où le muscle a remplacé la graisse. La tête rejetée en arrière, l'œil étincelant, un nez d'oiseau de proie, le buste corseté, sanglé, la taille cambrée, le poing ganté sur la hanche, il se présentait avec une telle attitude de défi, qu'il blessait les médiocres uniquement en leur disant bonjour : « Comment vous portez-vous, Môssieu ? »

D'un dandysme éclatant, jusque sur son lit de mort, il avouait être « extérieur comme une petite femme », et avoir « besoin de luxe comme un vieux pacha ». Il aimait à s'envelopper dans la limousine des charretiers de son pays — le Cotentin — une ample limousine blanche à larges bandes rousses.

C'était un tempérament entier, fendant. A d'autres les prudences, les compromis. Barbey n'est pas de ceux qui exposent le pour et le contre, sourient à droite, puis à gauche, et se gardent de conclure, de manière à ne déplaire ni aux uns ni aux autres. Il n'apprécie que les esprits, les partis et les décisions extrêmes, les têtes fortes, les esprits musclés, les « sangliers intellectuels qui assènent le coup de boutoir et fouillent les idées d'un groin vigoureux ». Il n'est pas de ceux qui enferment dans leur tiroir les « poisons » qu'ils ont sécrétés. Le poison n'est pas son arme. C'est à l'épée qu'il se bat, en ferrailleur, ou en chevalier du moyen âge, avec une masse d'armes. Il est l'ennemi des accommodements, des ententes, de l'union, de la fusion, de « la main tendue ». « Lorsqu'il n'y a plus rien à faire, rester les bras croisés est encore le meilleur moyen de préserver ses mains contre ceux qui veulent vous les prendre et qui pourraient vous les salir. » Il est demeuré dans cette attitude intransigeante et hautaine ; mais il a crié son dégoût, sa haine, son mépris à la société de son temps : « La société, disait-il, ressemble un peu à une chambre de malade. On n'aime pas que quelqu'un y parle très haut, et on s'y met du coton dans les oreilles contre la vérité âprement exprimée. » Il n'a pas craint d'arracher le coton et de faire entendre son âpre trompette.

Barbey ne fut pas seulement un romancier, un nouvelliste qu'on lit encore, il fut un des plus vigoureux critiques de son temps.

Mais il n'a nullement compris la critique comme un Sainte-Beuve : une psychologie délicate, une « histoire naturelle des esprits », où le critique joue avec son patient comme le chat avec la souris, le caresse, le griffe, le tourne, le retourne... Non ! Et la critique n'est pas non plus pour l'écrivain un pis aller, le refuge consolateur de ceux qui sont impuissants à créer. Pas du tout ! La Critique, dans les lettres, doit être placée très haut, au sommet. La Critique, c'est Autorité dans les lettres. Le critique doit être un « juge intellectuel ». Or, combien osent être des juges ? Barbey ne s'est pas fait faute de critiquer les critiques, de juger ces juges pusillanimes. Et il les condamne, même les plus estimés, précisément parce qu'ils ont failli à leur fonction de juges : un Villemain, qui n'est qu'« une modiste de style », un Saint-Marc-Girardin, ce Saint Marc sans lion, et « cet eunuque de Pontmartin, un soprano littéraire, une flûte traversière, jouée par un asthmatique, et dont les trous sont bouchés ». Sainte-Beuve lui-même n'est qu'un « critique de pure description et d'infatigable analyse ». C'est un dilettante, un « dégustateur ». Quant à la critique de Taine, une critique qui *explique* au lieu de *juger*, c'est « la mort de toute critique, de toute esthétique et de toute hiérarchie dans les diverses conceptions réalisées de la beauté ».

La vraie, la seule critique est une critique de combat. Elle s'exerce, selon Barbey, « en vertu d'une théorie morale plus haute qu'elle ». Et cette théorie morale plus haute qu'elle, ce fut pour Barbey celle de l'Autorité, de l'Unité, qui se confondent dans son esprit, avec le catholicisme.

Sans trêve, il a combattu la révolution, la démocratie et le matérialisme moderne.

La révolution, dont il fait remonter l'origine, l'esprit, à 1572, et qui n'est pas encore achevée,

D'AUREVILLY

DE COMBAT

La démocratie, qui oppose à l'Unité le « nombre maudit », et que la révolution tend à imposer partout. Car l'esprit humain est logique, et va jusqu au bout de sa logique. Quand l'esprit d'indépendance et de libre examen est en marche, rien ne peut l'arrêter. Et Barbey en arrive à formuler cette loi, qui nous semble avoir été depuis vérifiée par l'expérience : « Toute colonie, dans un temps donné, et qui sera court désormais, veut être un peuple, comme tout peuple, à cette male heure, veut être un gouvernement. » Les uns s'en félicitent. Barbey le déplore, mais au moins il le voit : « La démocratie, qui semble être la règle du monde moderne, n'en est que la punition. »

Le monde moderne, c'est à lui tout entier que Barbey en veut et s'en prend ! Dans son essence, et dans toutes ses manifestations. Son essence se résume dans la Trinité moderne du Vrai : Révolution. Nombre. Démocratie. Ses manifestations, multiples, déplaisent toutes à Barbey. Il n'a pas l'esprit de son temps, et il le sait bien : « Portrait dépaysé, je cherche mon cadre », écrit-il avec mélancolie. Cela n'empêche que, d'un bras vigoureux, il nage contre le courant. Suivant la formule qu'il emprunta à Lamartine pour l'appliquer à de Maistre, à Bonald, il est lui aussi un « prophète du passé ».

Tout lui déplaît, de cet abominable siècle, où règne le plus grossier matérialisme, dans la philosophie comme dans la littérature et dans l'art, où le réalisme triomphe, en attendant le naturalisme. Quant au Progrès, au bien-être matériel, il faut voir ce qu'il en pense, il faut lire les sarcasmes qu'il leur décoche à l'occasion de l'Exposition universelle de 1855 ! « Nous sommes envahis par les importantes questions de savoir si les ronds-de-cuir pour les hémorroïdes sont bien faits, s'il y a des vases de nuit plus commodes qu'il y a vingt ans, et autres saloperies matérielles — les grosses questions pour des peuples cacochymes comme nous ! L'Exposition, c'est l'adoration du Très-Saint Sacrement de la Matière, les quarante-heures de tous les cochons de Volupté ou de bien-être qui s'appellent le dix-neuvième siècle ! »

Il vomit tout du monde moderne : aussi bien les journaux, les conférences, les chemins de fer, que le féminisme, le pessimisme, le théâtre, le divorce...

A chaque invention de l'esprit moderne il eût lancé sa flèche, ce Sagittaire, qui se faisait gloire de l'être :

On me nomme le Sagittaire !
Je suis né sous ce signe et je le mets partout !
Et dans ce monde inepte, ennuyeux et vulgaire,
J'aime à lancer ma flèche à tout !

Faut-il juger ce Sagittaire ? Je dirai sans ambages que je le trouve beau, pittoresque et grand. On a vu en lui « un Marat catholique qui peint la guillotine en blanc ». Je le vois plutôt comme un don Quichotte, rompant infatigablement des lances pour une cause qu'il sait et qu'il voit perdue.

Il possède encore la verve, l'esprit, le coup de cravache qui cingle la victime et la marque à jamais : Louis XVI — « de la pâte à victime » — « *La Revue des Deux-Mondes*, qui *revoit*, mais qui ne *voit* pas » — « Renan, qui n'a affirmé qu'une fois dans sa vie, et encore, c'était une négation » — Dubois, « ce Figaro de la Régence » — Liszt, « cet Artaban du piano » — « Zola se roule dans le ruisseau, et il le salit ».

Et voici quelques formules qui ne sont pas satiriques, mais n'en sont pas moins bien frappées : « La modération a pour destinée d'être écrasée toujours — la France, la plus belle Unité qui fût jamais — le français, la langue à perpétuité de la gloire... »

On peut lui reprocher son intransigeance. Il y a cependant deux choses qu'il a toujours estimées chez autrui : le caractère et la conscience.

Aussi n'est-il pas étonnant que même ses adversaires se soient inclinés devant cette figure, originale et pittoresque, et qu'on l'ait décoré de ce surnom qu'il garde fièrement, qu'il était digne de porter, et qui le campe comme un justicier au-dessus des pygmées de son temps : *le Connétable des lettres.*

MÉDECINE DU MAQUIS

Un médecin en chef d'un hôpital de corps d'armée yougoslave, le professeur Ivo Mariani, récemment arrivé de Yougoslavie, nous a décrit ses expériences de médecin dans les forces du maréchal Tito.

Le docteur Ivo est originaire de la petite ville d'Isola Lissa, en Dalmatie. Il a environ quarante-cinq ans. Son visage large et brun, aux yeux clairs, est légèrement ridé, plus sans doute par les soucis et les épreuves que par l'âge. C'est un homme qui a compris les souffrances des humbles, qui les a partagées avec eux. Il me dit lui-même, qu'à de nombreuses reprises, les partisans lui disaient : « Mourir, au fond, ce n'est rien. Ce qui nous effraie parfois, c'est la souffrance. » Ils avaient tout donné à la cause. Aucun d'eux ne s'attendait plutôt à vivre qu'à mourir. Luimême n'a jamais été blessé. Il a seulement été atteint du typhus exanthématique dont il a guéri sans soins. Il estime que sa chance est exceptionnelle. Il arrive à des vétérans de prendre part à de nombreuses batailles sans une égratignure. Mais parfois, aussi, de nouveaux venus tombent à la première escarmouche.

Quand les Allemands entrèrent en Macédoine, il fut dépouillé de tous ses biens ; de plus, il perdit de vue sa femme et ses deux enfants durant plus d'un an. Il s'installa dans la ville de Lesela, sous l'occupation italienne, et là il travailla dans la résistance, tout en ayant l'air de demeurer à l'écart.

Il sentit bientôt que « la terre lui brûlait sous les pieds » et se retira dans la montagne avec les forces partisanes. Il alla ensuite dans la région d'Isola Lissa, sa ville natale, comme médecin en chef d'un hôpital de corps d'armée partisan.

La guerre avec les Italiens fut particulièrement dure. Ceux-ci tuaient tous les blessés et les malades qu'ils rencontraient : c'était la guerre « sans quartier ».

Les médecins se trouvaient dans des conditions incroyablement difficiles pour travailler. Les médicaments manquaient complètement au début. Mais depuis quelques mois, des stocks importants d'aliments et de médicaments pour les malades avaient été reçus, envoyés par les Alliés.

LA SEPTIÈME OFFENSIVE ALLEMANDE

« Durant toute l'année 1943, qui fut pour les partisans l'année la plus difficile, celle où ils manquèrent littéralement de tout », nous dit le Dr Ivo Mariani, « nous avons travaillé dans des conditions d'hygiène inexistante. Nous n'avions ni remèdes pour les malades, ni lits pour les coucher, ni vêtements, ni couvertures. Nous pouvions chauffer les locaux avec le bois des forêts que nous nous procurions à profusion : c'était là notre seul luxe. Je me souviens que je dus parfois me nourrir exclusivement pendant trois semaines de bouillie d'orge — et encore en quantité insuffisante. D'autres fois, nous devions rester à jeun. Mon organisme souffrit considérablement de ce régime et je perdis plus de vingt kilogrammes. En quittant la zone du front, je dus manger trois kilogrammes de pain par jour, pour reprendre mes forces.

« Les moments les plus pénibles que nous endurâmes furent ceux de l'offensive allemande contre les forces partisanes, la septième de celles qu'ils livrèrent sans succès, à la fin du printemps 1944. Nous étions installés sur le sommet d'une montagne, dans la région de Ticevo, et les Allemands nous attaquèrent en cercles concentriques, pour essayer de nous cerner. Nos hommes parvinrent à se faufiler à travers les lignes ennemies — cela n'est possible qu'à des montagnards qui connaissent chaque piste de l'endroit — et plus tard ils encerclèrent les assaillants eux-mêmes.

« L'hôpital, cependant, dut être évacué. Et nous ne pouvions laisser personne en arrière, sachant que les Allemands massacreraient tous les patients qu'ils trouveraient. Nous manquions de transport de toute sorte. Nous dûmes tout prendre à dos d'homme, y compris les malades graves qui ne pouvaient marcher, au nombre de vingt-deux. Les plus vaillants étaient euxmêmes assez faibles. Nous dûmes nous relayer plusieurs fois pour effectuer une marche forcée à travers les sentiers abrupts de la région. Tous, médecins et infirmiers, participèrent à la tâche commune. Je ne sais vraiment plus aujourd'hui comment nous parvînmes à destination. Il semblait que ce fut au delà de nos forces. Et j'ai vu, cas uniques, des hommes poursuivre leur chemin en tendant leur volonté jusqu'au bout, puis tomber raide mort. Ils n'avaient plus une parcelle d'énergie en eux.

« Un jeune partisan de seize ans, blessé d'une balle à l'épine dorsale, demandait qu'on le laissât en arrière et qu'on lui tirât un coup de fusil, pour ne pas nous charger d'un poids inutile et pour le soulager, en même temps, de ses souffrances.



Dans le maquis yougoslave, les partisans mènent une existence rude et qui ne va pas sans de multiples privations. Notre photo représente une colonne en marche dans une forêt touffue.

« Je me demande ce qui nous a soutenu alors, si ce n'est une camaraderie extraordinaire, une amitié née de la vie et des épreuves en commun, et des derniers espoirs partagés. Nous avons un mot en serbo-croate qui seul peut qualifier la force du sentiment qui nous liait : c'est « drug ».

« Nous arrivâmes enfin en lieu sûr, après trente-six heures sans manger ni dormir. Là, épuisés, nous dûmes nous étendre plusieurs jours.

« En partant, nous avions été forcés de laisser de grands blessés et des malades intransportables. Le chirurgien-chef Mladinov resta avec eux. Nous leur avions laissé nos derniers vivres qui, avec la parcimonie à laquelle nous avions accoutumé, devaient leur durer huit jours, et creusé un grand fossé recouvert ensuite de branchages, dans lequel ils se réfugièrent. Nous devions, si le retour de nos troupes le permettait — il fallait espérer contre tout espoir — les retrouver un peu plus tard.

« Un miracle survint. L'ennemi s'arrêta à deux cents mètres du fossé. Et, grâce à des prodiges de courage, quelques hommes arrivèrent à s'emparer de vivres jetés à une certaine distance de là, avec un parachute, par les Russes.

« Au bout d'une semaine, songeant qu'ils n'avaient plus d'eau, nous envoyâmes l'un des nôtres, qui s'était replié avec les troupes, reprendre contact avec eux. Deux blessés étaient morts. Neuf jours après nous avions réussi à repousser les Allemands et retrouvé nos amis.

« Cette année-là, il fit incroyablement froid, et nos soldats n'avaient pas de chaussures, presque pas de vêtements. Il enroulaient de cordes leurs pieds ensanglantés. Et la maladie fit des ravages. Dans une division de choc, qui accomplit des exploits magnifiques, je constatai qu'un grand nombre d'hommes étaient atteints de tuberculose. D'une manière générale, les privations ont affecté l'état de santé de tous.

« C'est lors d'une visite vers l'arrière que j'eus l'occasion de faire la connaissance de Tito, sans lui être présenté. Nous marchions, l'économe de l'hôpital et moi, sur un chemin qui ne nous était pas familier, et un officier solitaire venait à notre rencontre. Nous lui demandâmes la direction de l'hôpital. Il nous renseigna aimablement, s'enquit de notre provenance, de nos occupations. Quand il nous quitta, je demandai à l'économe si nous ne connaissions pas ce visage. « Mais c'est un maréchal », fis-je soudain. « Ce ne peut être que Tito. » Nous l'avions manqué.



Un malade est transporté sur un brancard à travers une rivière. Les partisans yougoslaves surmontent toutes les difficultés.

PROGRÈS MÉDICAUX

« Mais la médecine, si elle a été quelquefois empirique ou impuissante, a certainement accompli des progrès considérables durant ces années d'épreuves.

« Nous employions, faute de remèdes, des recettes de bonnes femmes, connues des paysans et composées d'herbes qui poussent dans la montagne.

« Parfois aussi, nous nous apercevions que, grâce à des expériences forcées et des recherches nouvelles, nous obtenions de très bons résultats. On peut affirmer sans exagération que *de nouveaux horizons ont été découverts dans le domaine des maladies infectieuses.*

« C'est ainsi que la typhoïde est traitée aujourd'hui dans certains hôpitaux yougoslaves d'une manière différente, basée sur des découvertes empiriques. On croyait, auparavant, que le malade devait demeurer à la diète et garder le lit durant tout le cours de la maladie. Je me suis aperçu, avec mes collègues, que si le malade ne restait pas couché, des complications fréquentes, telles que l'hémorragie fatale, sont complètement éliminées.

« Tandis qu'à la montagne, dans la région du front, se tenir debout était une obligation inéluctable. Je forçais mes malades à se lever et à marcher quand je revins à des conditions normales. Le régime aussi était simplifié et la diète absolue, tempérée. Grâce à ce moyen, la fièvre tombait en dix jours et le malade entrait bientôt en convalescence.

« Nous avons ainsi trouvé de nombreuses méthodes de traitement, qui pourront être utiles quand elles seront propagées.

« Toutefois, il faut considérer que ces méthodes qui ont réussi dans un climat difficile avec un peuple aguerri ne peuvent être suivies ailleurs sans de nombreuses précautions. C'est pourquoi il vaudrait mieux attendre les communications scientifiques avant de s'en inspirer à l'étranger. »

A. HARARI



Comme beaucoup d'autres peintres soviétiques, celui-ci, installé dans un quartier éprouvé de Stalingrad, se livre à son art. Ce quartier a été particulièrement éprouvé par les bombardements nazis.



Dans un quartier de Stalingrad, une immense carte indique aux passants les actions des armées rouges sur les fronts de guerre. L'avance russe est foudroyante.

ORPHELINS DE STALING

Les Nazis ont fait beaucoup d'orphelins parmi les enfants de Stalingrad. Actuellement, nombre d' sont morts dans la défense de Stalingrad et tous ceux qui ont souffert de l'invasion des hordes na soins les plus délicats. A part les 26 asiles pour enfants créés dans la région de Stalingrad, 11 son lement apprêtées pour les enfants de ceux qui périrent soit dans l'armée, soit dans les guérillas, soi sons allemandes. L'entretien de ces maisons est assuré par les soins du gouvernement et les enfa billés et éduqués jusqu'à un certain âge où ils deviennent aptes à se choisir une carrière selon leurs faits sur le même modèle que ceux existant déjà à Kalinine, Voronezh et d'autres régions. Chaque liers et une ferme dans lesquels non seulement les jeunes s'entrainent, mais qui pourvoient à tous d'Archedin, dont nous reproduisons des photos ci-contre, est situé à une quarantaine de kilomètres d'une belle rivière où les enfants se livrent à la natation et à la pêche. La maison est entourée d'allées verdoyantes, au milieu desquels 250 enfants, garçons et filles, vivent dans une atmosph

L'heure de la classe. Les fillettes suivent le cours qui leur est donné par des maîtres avisés. L'instruction est poussée à l'orphelinat.



Les jeunes orphelines se livrent avec joie aux travaux de la ferme. Ces beaux légumes dus à leurs soins

Durant leurs moments de loisir, garçons et filles de l'orphelinat d'Archedin écoutent, autour d'un gramophone, les disques de leur choix. La musique les transporte de joie.



Ces fillettes prennent un grand plaisir à s'occuper des animaux de basse-cour de Ce seront des fermières accomplies. Une ferme près de l'orphelinat pourvoit à tous



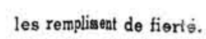


Des femmes ouvrières de Stalingrad, vivant momentanément sous une tente, quittent celle-ci, valises en main, pour leur nouvelle résidence. Elles font montre d'un courage à toute épreuve et d'une belle activité.

RAD

enfants dont les pères
zies sont entourés des
nt des maisons spécia-
it encore dans les pri-
nts y sont nourris, ha-
goûts. Ces asiles sont
asile contient des ate-
leurs besoins. L'asile
de Stalingrad, au bord
d'un grand verger et
hère saine et joyeuse.





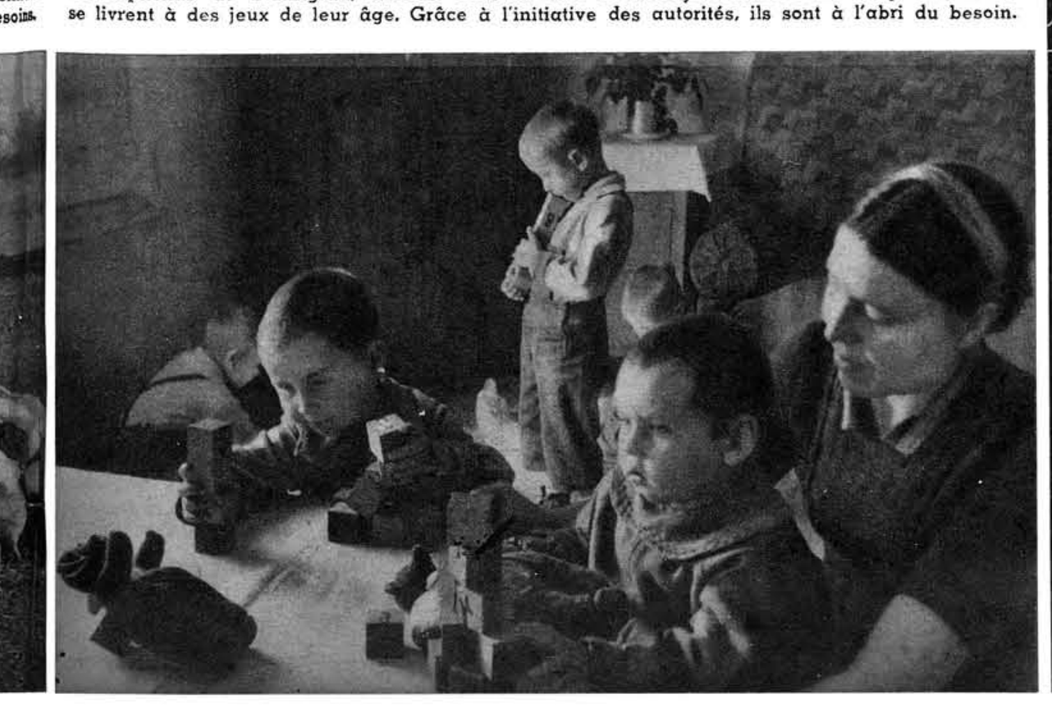
les remplissent de fierté.



Les jeunes orphelins s'initient à tous les métiers. En voici occupés très sérieusement à la réparation de leurs chaussures. Ce seront des ouvriers experts.

l'orphelinat. les besoins.

Les orphelins de Stalingrad, abrités dans un asile où ils reçoivent les soins les plus délicats, se livrent à des jeux de leur âge. Grâce à l'initiative des autorités, ils sont à l'abri du besoin.



PUISSANCE DE L'ALLEMAGNE

Cary Byers analyse le fond de la puissance allemande qui permettra à l'Allemagne de se relever si les Alliés ne prennent pas les mesures nécessaires pour renforcer ses voisins à ses dépens.

Cette paix peut être perdue, comme la dernière l'a été, par le manque de compréhension de la véritable nature de la force allemande. Certains éléments de la puissance germanique qui existeront après la reddition inconditionnelle sont suffisants pour conserver au Reich sa supériorité sur ses voisins. L'esprit d'agression de l'Allemagne ne dépend pas d'une psychologie particulière, ni de caractéristiques politiques. La tendance à l'agression, en Allemagne, comme d'ailleurs chez les autres nations, est toujours un effort en vue de transposer dans le domaine politique une supériorité relative de puissance déjà existante.

L'Allemagne après sa chute présentera une image tellement défaite qu'il sera facile de mésestimer la force qui restera et une réduction supplémentaire de cette force s'avérera difficile. Des plans pour dégarnir l'Allemagne de toute industrie et en faire un Etat agricole sont dangereux, parce qu'ils ne pourront pas être exécutés. Les effets d'un tel programme seraient de réduire à la famine au moins la moitié de la population du Reich et de ruiner l'Europe dont il forme le centre économique.

D'un autre côté, il est également dangereux d'assumer que la menace allemande pour la paix mondiale disparaîtra rien que par la destruction du parti nazi ou par la création d'une organisation mondiale de sécurité. Ce qu'il faut, c'est réduire la puissance *relative* de la force allemande. Ceci ne peut être atteint qu'en créant ou en renforçant dans d'autres pays européens, aux frais de l'Allemagne, une industrie lourde telle que celle de l'acier, des usines de produits chimiques, d'équipement électrique et des transports.

L'avenir de n'importe quelle organisation mondiale de sécurité dépend de la coopération entre les Etats-Unis, la Russie et la Grande-Bretagne. Il est manifeste que l'Allemagne ne peut espérer atteindre une puissance suffisante pour vaincre une telle coalition. Le test véritable serait de savoir si l'Allemagne, après l'exécution des conditions de paix, garderait assez de puissance pour rompre la coalition. Après la reddition inconditionnelle, l'Allemagne comptera toujours parmi les cinq nations les plus fortes du monde. L'occupation, la démobilisation et le désarmement ne produiront pas automatiquement une détérioration à longue échéance de ses richesses nationales. La reddition inconditionnelle présente simplement l'opportunité de redistribuer en Europe les éléments de puissance nationale. Si une telle redistribution n'est pas faite, nous pourrons nous attendre à deux alternatives : ou bien une Allemagne indépendante dominera de nouveau l'Europe à l'ouest de la Russie, ou bien la Russie se sentira forcée d'occuper et de contrôler l'Allemagne. Chacune de ces éventualités détruirait la coalition et serait probablement considérée comme une menace à la sécurité des Etats-Unis.

La cause fondamentale des agressions allemandes est celle-ci : le potentiel de guerre de l'Allemagne est de loin supérieur à celui de n'importe quel autre pays, la Russie exceptée, et de n'importe quelle combinaison de pays européens, y compris la Grande-Bretagne mais non compris la Russie. Même une coalition européenne comprenant la Russie, la Grande-Bretagne et la France ne sera pas tellement plus forte que l'Allemagne du point de vue puissance. Pour surpasser la force allemande, une coalition doit comprendre les Etats-Unis. L'intérêt des nations alliées est donc de faire en sorte que la force allemande soit réduite beaucoup plus que par une démobilisation, un désarmement et des sanctions économiques superficielles.

●

Quelle est la base de la puissance allemande qui existait avant les Nazis et qui, à moins d'être systématiquement et délibérément détruite, existera encore après le prochain désarmement du Reich ?

Les éléments virtuels de cette puissance sont les suivants :

1° L'industrie lourde allemande domine les autres industries lourdes de l'Europe à l'ouest de la Russie ;

2° Le groupe ethnique de langue allemande est deux fois plus grand que n'importe quel autre groupe en Europe, à l'exception de la Russie ;

3° La position géographique de l'Allemagne est très avantageuse pour les besoins militaires et commerciaux ;

4° La tradition militaire allemande est une des meilleures d'Europe. Après la reddition, il y aura environ cinq millions de vétérans qui pourront continuer à perpétuer cette tradition, même si les formations militaires et les exercices seront interdits par le traité de paix ;

5° L'organisation et l'administration allemandes sont inégalées en Europe.

Aucun de ces facteurs n'est affecté par la reddition. Le démembrement de l'Allemagne en plusieurs Etats n'empêchera pas ceux-ci de se grouper de nouveau une fois que le contrôle des vainqueurs se relâchera. Il faudrait chercher à faire des changements si profonds dans la structure allemande durant l'occupation que la fin de celle-ci n'amènera pas, du jour au lendemain, le rétablissement de l'ancien état de choses.

Les avantages de la position géographique de l'Allemagne peuvent être amoindris, mais non éliminés entièrement par des rectifications de frontières. L'Allemagne se trouve au centre de la partie nord de l'Europe, la plus importante militairement. Une alliance entre la plupart des Etats voisins de l'Allemagne est « handicapée » par le fait que les principales lignes de communication de ceux-ci traversent le Reich.

●

Certains milieux ont une tendance à croire que le bombardement aérien et les dommages dus à la guerre auront détruit une telle proportion de l'industrie allemande, que l'Allemagne ne sera plus la puissance industrielle dominante de l'Europe. Or l'Allemagne compensa rapidement ses pertes industrielles après la dernière guerre par une rationalisation des restes de son industrie. Une opportunité identique, peut-être même plus grande, s'offrira à l'Allemagne durant la période de la paix future.

On a parlé de réparations pour réduire le potentiel de guerre de l'Allemagne, surtout des réparations sous forme d'ouvriers allemands envoyés dans les pays victimes de l'agression comme la Russie, la Pologne, la France, etc. Ces ouvriers reconstruiraient les routes, les ponts, les maisons que les soldats allemands ont détruits. Mais les réparations pourraient prendre une autre forme qui aurait une influence plus profonde sur la capacité industrielle essentielle de l'Allemagne par rapport à celle de ses voisins. Elles pourraient être payées surtout en usines métallurgiques, formules de produits chimiques, machines-outils, équipement électrique lourd, transports, etc. Un tel plan, fermement appliqué et en corrélation avec d'autres mesures pour stimuler la production industrielle hors d'Allemagne, augmenterait le potentiel de guerre de l'Europe contre l'Allemagne.

Plusieurs installations industrielles peuvent être enlevées et envoyées hors d'Allemagne. Cependant, il faudrait insister sur le fait que les exportations au titre des réparations consistent surtout en nouvelles machines capables de concurrencer les meilleures machines allemandes. Des restrictions rigides imposées à l'Allemagne, pour une période de quinze ans, pour l'empêcher de construire de nouvelles usines sans s'arrêter à des distinctions superficielles entre industries de paix et industries de guerre, seraient le complément logique d'une telle politique de réparations.

La force réelle allemande, par rapport à ses voisins, étant basée sur sa supériorité en industrie lourde, en population, sur sa position géographique, son habileté militaire et administrative, donne à chaque Allemand le droit de croire que son pays doit exercer une prédominance politique complète. Les Américains, les Russes, les Britanniques et les autres, pour leur propre sécurité, n'ont pas l'intention de permettre à l'Allemagne d'atteindre à une telle domination. Toutefois, l'Allemagne continuera d'essayer aussi longtemps qu'il y aura un fossé entre sa force réelle et sa position politique. Les enjeux sont grands et les risques également, aussi longtemps que l'Allemagne réussira à garder, comme elle le fit en 1918, les possibilités d'essayer de nouveau. *(D'après « Harper »)*

Un poète chilien :

VICENTE HUIDOBRO

Vicente Huidobro est né à Santiago du Chili en 1893. Son ami Roberto Suarez Barros me disait que Huidobro en parlant de lui-même aimait avec une charmante arrogance se définir : « Poète par la grâce de Dieu ».

N'est pas poète qui veut, il ne suffit pas de faire des vers pour le devenir. La poésie est un sixième sens que seuls certains privilégiés possèdent.

Huidobro a fondé une école esthétique : Le Créationisme, dont il expose la théorie dans son volume : Manifestes. « Le poète ne doit pas être l'instrument de la nature, nous dit-il, il doit faire de la nature son instrument. »

Ayant vécu plusieurs années à Paris dans un milieu littéraire d'avant-garde, Huidobro a fait paraître de nombreuses œuvres en français, langue qu'il écrit avec autant de magie que l'espagnol.

A chacune des pages de ses livres — qu'ils soient intitulés : Miroir d'eau, Horizon carré, Equatorial ou Automne régulier, Tout à coup, etc. — la Beauté, ayant atteint ce degré d'élévation où cessant d'être douce elle devient féroce, vous touche comme un direct au cœur.

Si la poésie de Huidobro demeurait, hier encore, hermétique à la masse — seuls quelques élus pouvant l'apprécier — c'est que cette poésie, que Huidobro lança au monde comme d'impératifs messages, s'adressait déjà à la foule de demain ; cette foule de demain qui, aujourd'hui, à travers le sang et les larmes, est en train, avec une foi et un optimisme sans précédents, de construire l'escalier géant de son élévation.

Ainsi, plus même que poète, Huidobro s'est révélé prophète En 1930 il prévoyait la guerre actuelle. Sur la première page de son livre : « La Proxima » (la prochaine tragédie), nous lisons cette dédicace :

A KARL LIEBKNECHT
et ROMAIN ROLLAND
les plus authentiques héros de la Grande Guerre. Mais cette fois-ci personne ne pourra se placer « au-dessus de la mêlée ».

Cette phrase contient un avertissement qui, tel un tonnerre souterrain, aurait dû à l'époque ébranler nos nerfs. Mais ne vivions-nous pas alors dans un assoupissement inquiétant dont Munich devint la clef de voûte ?

Pourtant, dans la nuit, les poètes comme Huidobro veillaient. Leurs sensibilités, baromètres miraculeux, enregistraient sur la feuille subtile de leurs esprits les orages et les éclaircies futures de l'Univers.

Huidobro, ce nom musical, ce nom sourd, mélodie ourlée dans l'opacité d'un roc, s'élance constamment des montagnes forteresses du Chili, traverse les océans de tous les horizons, et se pose sur différentes terres, et particulièrement en Europe où sa résonance s'infiltre et s'infiltrera de plus en plus, au cœur des pierres, du cœur des forêts, au cœur des cœurs...

●

Voici un beau poème de Huidobro, en français, intitulé : « La Matelotte », ainsi que la traduction de quelques proverbes se trouvant dans « Vientos contrarios ».

Ces proverbes ne donnent qu'une faible idée du génie du poète, car ils ne sont que les miettes d'un pain précieux, peut-être un des plus précieux qui ait été pétri par le cerveau d'un homme.

MARIE CAVADIA



Portrait de Huidobro par Picasso (1921)



LA MATELOTTE

Matelot conduisant les vagues au port d'été
A chaque pas de chaleur la lune nous gifle
Et la mer se défait
Agitée par le vent des pêcheurs qui sifflent
L'océan est vert de tant d'espoir noyé
Les bateaux traînent les vagues jusqu'à monter au ciel
Ils vont charger l'aurore éventuelle
Tels que les escarpins ils aiment l'horizon
L'horizon en arc raide pour la chanson et pour la flèche
Chemin de la colombe en dépêche
Mon œil mieux qu'un navire divague
Bien que je sois le marin précis
Que voulez-vous
La mer change de vagues
Le caméléon de couleur
Et la montre l'heure
Mais l'océan transitoire en échelle sans tapis
Au fond change aussi peu que le charbon des mines
Et je l'aime comme une bouteille ou un bouquet poli
A l'ombre de son phare qui moud les vagues en sourdine
L'océan l'océan le phare et la farine
Pleure mon beau marin sur la marine
L'océan l'océan
Voilà mon seul drapeau
Chiffonné de bateaux
Déchiré dans les plages
Mon drapeau naturel est troué de naufrages

PROVERBES

- En amour, il importe de comprendre les paroles de l'aimée, mais il importe surtout de comprendre ses silences.
- Une courtisane pudique est aussi répugnante qu'un voleur parcimonieux.
- Un beau vers qui voltige suscite toujours chez les critiques littéraires des velléités de tireurs aux pigeons.
- Aide-toi, car le ciel ne t'aidera pas.
- Un homme d'Etat est capable de maîtriser un peuple qui hurle ; mais que peut-il faire devant des révoltés qui gardent le silence ?
- La vertu porte en elle-même l'antipathie de l'institutrice.
- Compromets la tranquillité publique.
- Cultive tes défauts ; c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur en toi.
- L'homme sans chaînes étonne. Sa liberté, sa libération de tout esclavage est une insulte.
- Tout homme dominé sent déjà le cadavre.
- L'hypocrite lui dit : « Ce qui m'intéresse, c'est ton âme et non ton corps ». Mais au bout de neuf mois, un enfant est né.
- Quand le forçat voit passer un convoi funèbre, il pense toujours à quelque astuce d'un compagnon en fuite.
- La haine est la force des faibles.
- Un moraliste est un monsieur qui a le vertige en regardant son cœur et qui se couvre les yeux avec les tables de la loi.
- L'habitude est la mort de l'amour, une mort sans intérêt, sans mystère d'outre-tombe.
- Il faut surprendre le concierge.
- Au Paradis, Eve offrait la pomme ; mais après, elle a commencé à la vendre.
- C'était un si mauvais acteur qu'il lui arrivait de pleurer sérieusement.
- Rien n'est plus beau qu'un sorcier ensorcelé.
- Qui pourrait vivre sans le plaisir d'oublier ses clefs ?
- Tout homme porte en soi un fauve : Ose le libérer — le spectacle est tentant — car il possède le charme des jeux mortels.
- Si j'étais condamné à mort, ce n'est point l'idée de quitter la vie qui me ferait souffrir, mais bien celle de ne pouvoir prendre au sérieux le droit que s'arroge le juge de supprimer une vie humaine.
- Ne pouvant nous résigner à aimer une seule femme, et ne pouvant pas les aimer toutes, le moyen-terme s'impose à nous : aimer les belles.
- Mes vers sont des calculs d'évasion.
- Les dieux sont la divinisation de nos ignorances.
- Dans la vie, les personnes « authentiques » semblent parfois les plus fausses.
- Mâcher ses chaînes est la plus délicieuse dégustation pour l'homme.
- Aux portes de la gloire, on ne trouve pas : « Suivez la file, s.v.p. »

VICENTE HUIDOBRO
(Vientos Contrarios, Santiago du Chili 1926)



Ce sont des RR.PP. Carmes qui ont porté la châsse de sainte Thérèse au cours de la procession solennelle sur le parvis de Notre-Dame de Paris, devant une foule de fidèles recueillis.

SAINTE THÉRÈSE A NOTRE-DAME

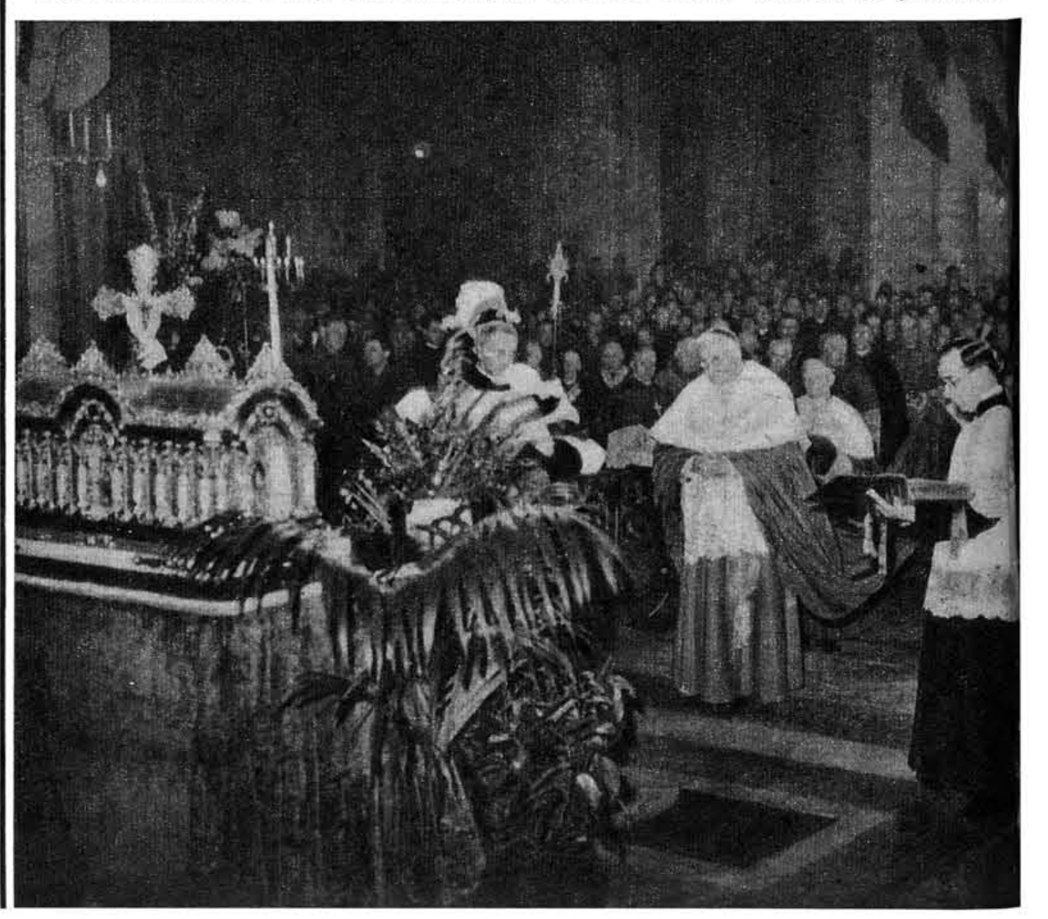
C'est en grande pompe que le reliquaire de sainte Thérèse a été transféré de la cathédrale de Lisieux — endommagée par les bombardements — à Notre-Dame de Paris, où Mgr Suhard célébra un office solennel. On sait que, canonisée en 1925, la petite sœur Sainte Thérèse de Lisieux est devenue, après Jeanne d'Arc, la seconde patronne de la France.



Des marins français portent statue de la sainte au cours la procession, de la châsse su le vaste parvis de Notre-Dame

Ci-contre : Les reliques de saint Thérèse sont conservées dan une châsse offerte par le Brésil.

Ci-dessous : Mgr Suhard s'incline devant les reliques de la sainte dont la châsse a été reçue solennellement à Notre-Dame de Paris. De nombreux fidèles viendront se prosterner.



Une lettre pour vous

r UNE JEUNE FILLE ENTRE TANT D'AUTRES.

tre lettre, Mademoiselle, connaît une fortune singulière. A peine parue, elle a suscité des échos, et le courrier remis ce matin me révèle le r très vif qu'ont eu à vous lire plusieurs lecteurs. Dans le numéro du 4 r, j'avais communiqué une lettre signée « Une mère de famille » où se ait exposé tout un système d'éducation basée sur la méfiance et une rité quelque peu excessives. Vous m'avez immédiatement écrit pour lire que **« cette lettre vous avait fait littéralement bondir »** et, prenant ement le parti de la jeunesse, vous avez ajouté que s'il y a tant de lheureuses » et de « désespérées », c'est tout simplement parce que **ducation des jeunes filles est faussée dès la base »**. Puis vous avez eu jolie phrase : « Mes parents ont une entière confiance en moi. J'en très fière et je ne profite jamais de cet état de choses. » Et tout votre age révélait votre courage, votre lucidité et une belle qualité d'âme. valeurs vous valent l'amitié de plusieurs inconnus. Voici ce que m'écrit tre sujet un fidèle lecteur qui signe et donne son adresse :

vous félicite d'avoir publié la lettre d'« Une jeune fille entre tant d'au- Elle est très sympathique, cette jeune fille courageuse, et je lui souhaite and cœur une splendide réussite dans sa vie conjugale. Car elle trouvera beau et sage Roméo. Elle saura être heureuse. A la veille du renouveau du le et de l'acheminement vers une vie meilleure, il est nécessaire de former armée de fortes jeunes filles, car l'homme fatigué par les souffrances de la re aura besoin de trouver une compagne qui sache vivre à terre et ne pas onner aux subtilités d'une métaphysique bien loin d'être à sa portée. Il y a de moyens de s'entendre en ce monde ! Le bonheur est là, étalé devant

e ne puis malheureusement citer en son entier la lettre bien trop longue.

Mais après les éloges, voici les réserves. Vous avez critiqué l'éducation sée sur une surveillance excessive. Un lecteur, qui est médecin, me ré- hd :

a question des jeunes filles surveillées de très près ne peut être généralisée. Je is que chaque cas doit être analysé, discuté. Je pense que, de nos jours, les ents sont assez éclairés pour défendre, oui, je dis défendre à leurs enfants de ir avec telle ou telle personne (on a beau dire que c'est vieux jeu, j'estime nos parents avec leur expérience de la vie en savent plus long que nous), ils nous prient de ne point agir de telle ou telle façon, c'est qu'ils ont des tis plausibles pour le faire.

Quant à la « jeune fille entre tant d'autres » *qui dit à deux reprises qu'elle heureuse... Je voudrais bien la connaître, cette jeune fille* qui n'est pas entre *d'autres, puisque de son propre aveu elle nous dit :*

qu'elle travaille,

qu'elle sort,

3° qu'elle danse,

4° qu'elle continue ses études supérieures, malgré tout ce qui a été énoncé us 1, 2 et 3. Voyez-vous, malheureusement une journée n'a que douze heures. cette jeune fille mène une vie si active, elle finira par avoir une méningite de la neurasthénie. Je ne veux pas faire de l'ironie, mais simplement la mettre garde contre elle-même. Les Grecs, maîtres psychologues, avaient gravé sur fronton du temple de Delphes les mots : « Connais-toi toi-même ». Oui, il t avoir l'esprit assez lucide, assez clair pour se rendre compte de ses forces de ses capacités morales, et surtout pour ne pas abuser de ses propres forces...

ci, je me permettrai de prendre votre défense, Mademoiselle, car je crois s possible de travailler et de continuer en même temps des études supé- ures. Combien d'étudiants en droit sont employés dans une administra- ? Combien de futurs licenciés donnent des leçons pour gagner leur ? Le tout est de savoir organiser son temps, et je tiens la vie désœuvrée s mondaines pour bien plus déprimante qu'une existence de travail. Il y lus de dépense nerveuse autour d'une table de jeu que devant des livres udes. Enfin, si vous savez faire de vos sorties et de la danse un délas- ent, je n'y vois, pour ma part, rien que de très normal.

Maintenant, voici le fragment d'une lettre écrite par une jeune fille :

Je suis très tenue, je ne sors qu'accompagnée et rarement. Ce n'est pas man- que de confiance, mais c'est la coutume chez nous. Grâce à Dieu, j'ai tout, sauf la liberté. *Aux yeux du monde, je passe pour très heureuse, excepté pour quelques amies qui connaissent notre genre de vie. Et encore, celles-ci me croient ensible et me disent : « Tu n'es pas moderne ». D'autres, plus fines, ajoutent : Malgré tout, tu es toujours souriante ». Je leur réponds : « Je suis habituée ». Mais à vous, je dirais la vérité :* Je ne suis pas habituée. *La jeunesse a besoin élan, de liberté. La jeunesse ne peut s'habituer à cette vie, surtout notre jeu- esse. Je souffre et j'ai souvent sangloté en cachette. Pourtant, je ne mène pas ne vie double, comme ces jeunes filles surveillées par leur dragon de mère, dont arle votre correspondante. Oui, je peux le dire : je n'agis pas en cachette... Mon ul espoir, c'est l'avenir...*

Je tiens ce témoignage pour émouvant, et je vous le communique, Made- moiselle. Il vous prouvera avec quelle attention votre lettre a été lue, a don- à penser, et si vous avez ainsi aidé certaines mères à mieux connaître eurs filles, votre message n'aura pas été écrit en vain.

Votre amie

NOTRE CONCOURS-REFERENDUM

Le prix de L.E. 1 attribué par voie de tirage au sort parmi toutes les ré- onses reçues au cours du mois écoulé, a été décerné à **M. Michel Solomo- idis**, B.P. 208, Port-Saïd. Nous rappelons que trois grands prix de L.E. **50**, E. 5 et L.E. 3, en espèces, seront attribués à la clôture de notre concours : **Quand et comment finira la guerre ?** », aux réponses qui se rapproche- ont le plus de celles que les événements fourniront.



VACANCES PRINCIÈRES

Le prince Edward et la princesse Alexandra, enfants de la duchesse de Kent, en vacances sur une plage du Sussex, s'adonnent à cœur joie.

Le Chapitre de l'Histoire

Jonas. — Heureusement qu'il s'est rappelé que c'est un jour sans viande !...

MANE THECEL PHARES

Balthazar. — Encore une de ces enseignes au néon !...

— Ce sont les 365 femmes de Salomon ; elles font la queue pour le baiser matinal.

Néron. — Allons, maintenant, encaisser notre police d'assurance !

— Señor Christophe Colomb, où avez-vous donc appris ces manières ?

(Par KIRAZ)

SOLUTIONS

MOTS CROISES



PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Sémaphore* (a). 2. — *De Gaulle* (c). 3. — *Prie-Dieu* (d).

MONOGRAMMES

Messina, Cologne, Frankfurt, Duisburg.



A la table de M. Choucri Zaidan, on reconnaît LL.EE. Loutfy El Sayed pacha, Afifi pacha et Badawi pacha, ministre des Affaires Etrangères.

LES VINGT ANS D'« AL-MUSSAWAR »



Me Fikri Abaza bey prononçant un discours très applaudi au cours du banquet.

Après avoir célébré le cinquantenaire de son aînée, la revue mensuelle « Al-Hilal », par un Livre d'Or honoré par un message de Sa Majesté le Roi, la Maison Al-Hilal, qui a donné un égal essor aux revues « Images » et « Al-Itnein », a fêté, l'autre jeudi, les vingt ans de sa revue « Al-Mussawar » par un grand banquet offert au Shepheard's par ses directeurs-propriétaires MM. Emile et Choucri Zaidan.

Fondé en 1924, « Al-Mussawar », dont la parution fut une date dans le journalisme proche-oriental, s'est toujours maintenu au rang du plus grand illustré du monde arabe.

A ce grand confrère qui ne s'est jamais départi d'une digne attitude journalistique, plus d'une centaine d'invités de marque ont apporté leurs vœux de sympathie et de prospérité. Nous avons noté dans la nombreuse assistance : LL.EE. Hussein Heykal pacha, président du Sénat ; Abdel Hamid Badawi pacha, ministre des Affaires Etrangères ; Zaki El Orabi pacha ; Bahieddine Barakat pacha ; Loutfi El Sayed pacha ; Ali El Chamsy pacha ; Hafez Afifi pacha ; Hassan Nachât pacha ; Tewfik Doss pacha ; Dr Ali Ibrahim pacha ; Abdel Hamid Abdel Hak ; Omar Fathy pacha ; Youssef Gallad pacha ; Hassan Youssef bey ; Mansour Fahmi pacha ; Fouad Abaza pacha ; Habib El Masri pacha ; Abdallah Abaza bey ; Abdel Rahman Azzam bey ; Farès Nimr pacha ; Antoun Gemayel bey ; Dr Taha Hussein bey ; Dr Ali Moustapha Moucharrafa bey ; le corps diplomatique des pays arabes ; Tahsin El Askari ; Youssef bey Salem, ministre du Liban au Caire ; Sir Walter Smart ; Lord Kinross ; Ahmed bey Rassim, directeur du Bureau de la Presse ; Dr Awad Mohamed, directeur de la Censure ; des représentants de la presse, de l'O.W.I. et des personnalités du monde des lettres.

M. Emile Zaidan bey, Me Fikri Abaza bey, rédacteur en chef d'« Al-Mussawar », et le Dr Awad Mohamed prirent successivement la parole au cours de cette réception empreinte de cordialité. M. Emile Zaidan bey ayant fait l'éloge de son brillant rédacteur en chef qui collabore à « Al-Mussawar » depuis sa fondation. Me Fikri Abaza bey répondit avec cet humour dont il a le secret, que c'est surtout aux collaborateurs que revient le mérite de toute publication. Puis il rendit hommage « au plus actif des journalistes du Proche-Orient. Sa Majesté le Roi Farouk, qui, par Son règne, fournit la plus riche des chroniques journalistiques ».



Emile Zaidan bey en conversation avec S.E. Hassan Nachât pacha, exambassadeur d'Egypte en Grande-Brtagne, et S.E. Omar Fathy pacha.

LES EXPOSITIONS

■ A. PAPAGEORGE, peintre alexandrin, présente au Caire, chez Nobilis, rue Soliman Pacha, un bel ensemble d'œuvres comme on en voit rarement par ce temps d'expositions simultanées et successives. Dès l'entrée, ce sont ses « natures mortes » qui arrêtent l'attention par la solidité de leur construction, par l'agrément de leur coloris. Fruits et fleurs sont d'heureux prétextes à des compositions picturales du meilleur aloi. *Nature-morte aux grenades*, où d'excellentes tonalités de brun s'appuient sur la longue traînée blanche d'une serviette, affirme la classe de l'exposant. De même *Dahlias et soleils*, mats et pourtant colorés, et, parmi de nombreux nus, celui *de dos* peint avec sûreté et ferveur.

L'exposition est complétée par des gouaches et des aquarelles de factures par trop diverses où l'on ne reconnaît pas toujours la même assurance du pinceau. Elles sont pourtant fort attachantes quand elles sont dans la manière du *Bar*, preste et illustratif, ou du *Port* bien en place.

■ SUZY GREEN-VITERBO a choisi l'amène studio Idabel, passage de l'Immobilia, pour y exposer ses œuvres récentes. Traitée à la spatule, sa peinture, demeurée fidèle à l'impressionnisme, noie les formes dans les jeux de la lumière. *L'invitation au voyage*, d'une luminosité d'aube, et *Rod-el-Farag*, d'une composition bien venue, séduisent le regard.

Mais ce sont surtout les dessins à l'encre de Suzy Green-Viterbo qui dénotent chez cette artiste un nouveau sens de la recherche figurative. Un graphisme épais, rapide et sensible, une mise en page sûre, un accent parfois profond, rendent ces dessins bien intéressants.

J. M.

Conseils à mes nièces

★ *Celle qui désire savoir.* — Vous raisonnez très bien pour une jeune fille de votre âge, mais il arrive parfois que des mariages de raison donnent de meilleurs résultats que de grands mariages d'amour. Pour ma part, je penche en faveur d'une union basée sur l'amour, mais, évidemment, il y a partout des exceptions à la règle...

★ *Bouis de Damas.* — Vous pouvez grandir encore, continuez à faire du sport. Consultez tout de suite un spécialiste glandulaire. Vous devez sûrement avoir quelque chose qui cloche dans votre organisme. Ne vous découragez pas. Tous les espoirs vous sont permis.

★ *M.M.T.I.* — Vous pourrez apprendre le français en l'étudiant dans le livre « France » de Mme Camerlynck. Si vous ne le trouvez plus en librairie, cherchez chez les bouquinistes. Pour la correspondance, adressez-vous à un des nombreux cours du soir de notre ville, le choix est facile, car ils sont tous excellents.

★ *Mère désolée d'Istanbul.* — Non, Madame, vous n'avez pas le droit d'empêcher ce mariage simplement parce que votre futur gendre n'est ni beau ni grand de taille. Ce sont votre mari et votre fille qui ont raison. Soyez plus compréhensive et faites bonne figure au futur époux de votre petite. De cette façon les disputes cesseront et tout le monde sera heureux.

★ *Henriette (Jérusalem).* — Votre lettre est vraiment émouvante ; seulement, comme vous soulevez un problème trop sérieux, je préfère vous écrire et vous donner plus longuement mon opinion. Votre lettre a mis plus d'un mois pour me parvenir, c'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu vous répondre plus tôt.

★ *Un vieux de la vieille.* — Adressez-vous à un dermatologue. Il pourra, mieux que moi, vous tirer d'affaire. Bonne chance.

★ *Matelot 1517 Biz 44.* — C'est sûrement la lettre en question qui a provoqué ce malentendu. Attendez de partir en permission pour tout mettre au clair. Ayez une explication franche et nette avec cette jeune fille. Si elle vous aime vraiment, elle vous comprendra et pardonnera votre coup de tête.

★ *Lucien A.* — Je vous remercie pour les détails concernant Yehudi Menuhin, mais ma correspondante voulait savoir si le musicien avait paru dans un film en tant qu'acteur principal et non pas incidemment, comme dans « Stage Door Canteen ».

★ *Rivée à sa chaîne.* — Vous n'avancerez pas dans votre carrière tant que vous n'aimerez pas votre travail. Soyez plus joyeuse, faites ce que l'on vous demande avec entrain et de bon cœur. Un proverbe russe dit : « Le travail fournit le pain de chaque jour, mais ce sont la gaîté et la bonne volonté qui lui donnent de la saveur ».

TANTE ANNE-MARIE

VERNISSAGE

Nous sommes heureux d'annoncer que le grand peintre Jaro Hilbert va nous offrir une exposition de ses œuvres. Depuis 1938, date de sa dernière exposition, l'artiste a préféré travailler dans l'ombre. C'est dans son magnifique atelier de la rue Kasr-el-Nil qu'aura lieu, le lundi 19 mars, le vernissage de ses tableaux.

L'exposition est ouverte au public à partir du mardi 20 mars jusqu'au lundi 26 mars.

Une lettre pour vous

★ *Lorette (Palestine).* — Mais a donc consulter un médecin. Je qu'il y en a d'excellents en Pales J'avoue que je n'arrive pas à co prendre l'acharnement des lectrices continuent à m'écrire comme si j'é docteur. Je le leur rappelle : elles n riveront pas à faire de moi un méd malgré lui.

★ *Martin pour Miriam.* — C triste de vivre ainsi étrangère pa les siens, et je comprends que vo souffriez beaucoup de cette inadap tion à la vie familiale. Si *vraiment* n'y a aucune possibilité d'entente — de cela vous êtes le seul juge — ch sissez donc la solution que vous m' diquez : elle est raisonnable.

★ *Têtue.* — Votre déception est bie dure, mais vous avez tort de vou leurrer davantage. D'après ce que vou dites, ce jeune homme ne pense pas à vous. Ne vous a-t-il pas fait prome tre de ne plus songer à lui et de vou marier sans tarder, ce que vous ave « *promis superficiellement* » (et je co fesse que cet adverbe m'a laissée r veuse) ? Il me semble qu'après cet promesse, même superficielle, il est ir possible de croire que ce jeune homm a l'intention de vous épouser. Il fau vous rendre à l'évidence.

★ *B. K. Curieux.* — Je regrette beau coup de ne pouvoir vous donner mo opinion. Je n'ai pas vu le film, ayan en horreur ce genre de sujet. Vous vo yez que je suis bien mal qualifiée pou vous éclairer. Ne voyez surtout là au cun mauvais vouloir de ma part : vo tre question me fait comprendre com bien vous êtes en effet triste et désœu vré, et c'est cela surtout que je retiens

VOTRE AMIE



M. E. Jossien, dont on a fêté avec éclat le jubilé de sa carrière.

UNE BELLE FÊTE SPORTIVE

L'autre samedi, une fête était organisée à l'occasion du jubilé de M. le Professeur E. Jossien. Au programme de cette manifestation placée sous les auspices de M. le Ministre de France était attaché le nom de plusieurs institutions scolaires.

Le Prof. Tacot, parlant au nom des anciens élèves, retraça en une allocution très bien venue les glorieuses étapes du vétéran qu'on fêtait et montra ce que de si nombreux professeurs devaient à la science pédagogique de ce maître. Il précisa qu'un demi-siècle d'enseignement gymnastique avait formé comme une auréole autour du nom de ce vétéran que peu de gens au Caire, parmi ceux qui doivent leur formation aux institutions culturelles françaises, ignorent.



Amina Taha-Hussein (Comtesse Almaviva)



Claude Mœnis Taha-Hussein (Figaro)



Wafika El Chiati (Suzanne)

« LE MARIAGE DE FIGARO »

Nous sommes heureux de publier ces trois belles photos dues au talent d'un jeune Tunisien de passage au Caire, M. Khaled Abdul-Wahab. On sait le grand succès qu'obtinrent les deux représentations des ESCHOLIERS à l'Opéra. Pour répondre à la demande générale du public, ils espèrent pouvoir bientôt annoncer une troisième représentation.



RECETTES DE BEAUTÉ

L'eau de Portugal est excellente pour la toilette et même pour parfumer le linge. Sa composition est de toute simplicité. La voici : essence d'oranges : 25 grammes ; essence de bergamote : 2 gr. 500 ; essence de néroli : 0 gr. 300 ; alcool rectifié : 1/2 litre. Mélangez le tout dans une bouteille bien propre, agitez pendant quelques instants, puis laissez reposer. Au bout de cinq ou six heures, reprenez le mélange, filtrez-le rapidement à travers une bande de gaze pour le débarrasser du dépôt qui s'est formé au fond de la bouteille. Bouchez hermétiquement après vous en être servie.

Shampooing

Rien n'est préférable à l'usage du shampooing pour entretenir le cuir chevelu dans un parfait état de propreté. On s'imagine encore que c'est une préparation très compliquée, monopole des coiffeurs ou des parfumeurs. Or, rien n'est plus simple que de fabriquer son shampooing soi-même. Au prix où sont les shampooings en poudre, je suis sûre que la recette suivante, qui m'a été recommandée par une amie ayant des cheveux magnifiques, rendra service à toutes mes lectrices. Faites dissoudre à chaud un très bon savon à base de lait. Ajoutez six verres d'eau. Filtrez à travers une grosse toile et, après refroidissement, parfumez avec quelques gouttes de l'essence que vous préférez. Ajoutez, en dernier lieu, une cuiller à soupe d'huile d'amandes douces et conservez le shampooing dans des bouteilles bien bouchées.

Poudre de riz hygiénique

Certaines peaux, extrêmement sensibles, ne peuvent subir le contact de la poudre sans s'irriter aussitôt. Je reçois souvent des lettres de mes « nièces » qui ne savent que faire en pareil cas. Voici une excellente recette : amidon de sarrasin ou amidon simple : 45 grammes ; perborate de zinc : 30 grammes ; péroxyde de magnésie : 15 grammes ; péroxyde de calcium : 10 grammes ; éosine à 1 pour 100 : 4 grammes. (Porphyrisez avec soin.)

Pour la mise en plis

Plusieurs lectrices m'ont demandé une formule capable de favoriser au mieux l'ondulation. La voici : mélangez à parties égales du jus de citron, du sirop de gomme arabique et de l'hydrolat de roses ou de fleurs d'oranger. Cette simple recette fait merveille et, comme je l'ai essayée, je vous la recommande vivement.

ANNE-MARIE





CUISINE ANGLAISE

Soupe anglaise

Dans deux litres d'eau salée, faites cuire un demi-kilo de haricots blancs frais. S'ils sont très secs, ayez soin de les tremper douze heures à l'avance dans de l'eau froide. Egouttez-les, en conservant le bouillon de la cuisson, passez-les au tamis et délayez cette purée avec l'eau des haricots. Ensuite, hachez trois poignées de persil que vous faites revenir avec un morceau de beurre frais et mélangez cette préparation à votre purée. Faites bouillir dix minutes et versez sur de petites tranches de pain grillé, légèrement beurré.

Potage express

Prenez 250 grammes de viande de bœuf et un demi-poulet que vous désosserez, hachez le tout et mettez dans une casserole. Ajoutez une carotte, un poireau et une branche de céleri. Mouillez avec deux litres d'eau froide, puis faites bouillir en remuant constamment. Au premier bouillon, assaisonnez et faites cuire doucement pendant vingt-cinq minutes. Passez votre potage à travers une mousseline, servez sur des croûtons frits au beurre.

Céleri à la crème

Epluchez votre céleri et coupez-le par petits morceaux égaux, faites-le blanchir à l'eau salée et égouttez complètement. Mettez 80 grammes de beurre dans une casserole, jetez-y vos morceaux, faites-les sauter vivement et saupoudrez-les d'un peu de fécule, mouillez, ensuite, avec un peu d'eau chaude. Ajoutez sel, poivre, un peu d'eau chaude. Laissez réduire sur feu doux, pendant un bon quart d'heure. Battez deux jaunes d'œufs dans un verre de crème et mélangez le tout. Servez vos céleris entourés de croûtons frits.

Céleris Victoria

Prenez des pieds de céleri, faites-les blanchir pendant un quart d'heure, retirez-les de l'eau bouillante, placez-les sur un tamis et faites couler de l'eau froide par-dessus, pour les rafraîchir, puis essuyez-les soigneusement avec un torchon très propre. D'autre part, vous aurez au préalable préparé la sauce suivante : 5 cuillerées d'huile d'olive, 1 cuillerée de vinaigre, 1 grande cuillerée de moutarde, poivre et sel. Prenez une demi-douzaine d'anchois à l'huile, écrasez-les soigneusement pour en faire une pâte, ajoutez cette pâte à la sauce, en mélangeant bien, taillez vos céleris en petits morceaux, mettez-les dans la sauce, laissez-les mariner pendant plusieurs heures. Servez dans un ravier.



LA MODE

Une fois que l'on s'est mis en tête que la mode ne sera pas simple (car elle ne le sera pas), il s'agit de rechercher les éléments constitutifs de la ligne nouvelle, dans un esprit constructif. Le premier point qui ressorte est l'extrême féminité des formes. Toutes les latitudes étant permises, on mettra partout cette petite note décorative, qui ajoute tellement de grâce au charme féminin...

Voici une robe en gros crêpe au corsage gaufré, se terminant au-dessous de la taille par un petit nœud. Ce même nœud se répète aussi aux poignets.

L'ère du tailleur masculin est terminée. Plus de lignes droites et nettes. Ci-dessus : Un deux-pièces fendu en courbe dans le dos et agrémenté d'un très gros nœud à la taille.

Ici, c'est la robe du soir foncée aux lignes pures, abondamment décolletée, et recouverte d'un boléro brodé tout autour de fleurs bleues et blanches.

Cette robe très jeune fille, en soie bleu marine, est agrémentée de tons clairs autour du cou et sous la poitrine. Un joli petit nœud dans le dos met la note d'actualité.

Le chic de cet ensemble provient de l'effet gros grain sur crêpe : dans le corsage, se terminant sur les épaules ; et en dessous du cou, par une flèche.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Miss Katharine Ward Lane est, apprends-je, une femme-sculpteur très appréciée à Boston et, sans doute aussi, dans plusieurs Etats d'Amérique. Je ne sais pourquoi on lui a demandé de se prononcer sur la beauté masculine, mais le fait est là : la question lui fut posée et Mademoiselle Lane, sur un ton très dogmatique, répondit que Gary Cooper lui plaisait à cause du merveilleux dessin de sa tête, qu'elle était attirée par les traits menus et aristocratiques de l'amiral Richard Byrd, qu'elle aimait le grand nez du général Clark (voilà qui fera plaisir à ceux dont l'appendice nasal, comme celui de votre cousin, dépasse le volume normal) et que la séduction de Fredric March provenait de la largeur de son front.

Cependant, elle termina sa déclaration en disant que « la plupart des hommes ne valent pas qu'on les regarde plus de cinq secondes ».

Boum ! L'éclat d'un obus n'eût pas été aussi foudroyant pour nos Don Juans modernes !

Miss Lane est bien méchante et mes congénères ne sauront lui pardonner un verdict aussi sévère.

Cinq secondes ! Je serais en tout cas curieux de savoir à combien se chiffrent les minutes durant lesquelles les yeux d'un homme peuvent s'attarder à la contemplation d'une femme. Sans nous adresser à des sculpteurs féminins dont les appréciations peuvent être faussées par une façon de juger tout à fait personnelle, ainsi que nous l'avons vu, posons la question autour de nous et enregistrons les réponses. Je l'ai fait ce matin même à un collègue, connu pour sa timidité congénitale, sans lui rapporter l'écho concernant Miss Katharine Ward Lane. La tête posée sur ses deux mains, il se recueillit un long moment avant de me déclarer avec ravissement :

— Eh bien, c'est très simple, mon cher Forzannes, toute la vie !

Je pouffai de rire :

— Assez plaisanté. Je vous demande la chose pour une enquête très sérieuse dont doit peut-être dépendre le sort de l'humanité. Je vous prie donc de ne pas parler à la légère et de me dire exactement le nombre de secondes, ou de minutes si vous voulez, que vous avez consacrées, à telle ou telle occasion, à regarder une femme.

— Ecoutez...

Il tira de son portefeuille un portrait, format de passeport, et, en veine de confidence, me le montra.

— Comment la trouvez-vous ?...

Je distinguai à peine une frimousse chiffonnée.

— Elle est vraiment très séduisante... Serait-elle votre fiancée ?...

— Non, elle n'est pas ma fiancée, ou plutôt pas encore. Je vous avouerai même que je ne la connais que de vue.

— Mais alors ?... cette photo dans votre poche ?

— Ça c'est une autre histoire, me fit-il avec un sourire entendu.

— Mais qu'attendez-vous pour vous déclarer, car vous avez sans doute l'occasion de la rencontrer souvent ?

— Deux fois, Monsieur, je ne l'ai rencontrée que deux fois dans un établissement public. Je dois vous dire que là, durant plusieurs heures, mon regard ne s'est pas détaché d'elle, et que j'aurais passé des jours et des nuits dans la même attitude sans en être lassé.

Décidément, voilà bien de la persévérance ! Mon gaillard m'étonnait de plus en plus.

— Selon vous, c'est donc en semaines et en mois que l'on peut calculer le temps réservé à la contemplation d'un visage féminin que l'on aime ?...

— Sans aucun doute ! Mais en vous disant tout à l'heure qu'il fallait pour cela la vie entière, je n'exagérais rien.

Quelle fougue, ma cousine, sous des dehors si paisibles !

— Et combien de temps estimez-vous qu'une femme puisse s'attarder sur un visage masculin ?

— Peut-être deux ou trois secondes, me répondit le quidam sans sourciller.

Merci, Miss Katharine, vous avez été bien généreuse pour nous et je vous en rends grâce !

C'est tout effondré, ma cousine, que je vous quitte aujourd'hui.

SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LE GÉNÉRAL HODGES

Croyant écraser dans l'œuf l'offensive alliée qui se préparait contre la frontière occidentale de l'Allemagne, von Rundstedt lança, en décembre dernier, tout le poids de son attaque contre la Première Armée américaine qui, sous la violence du choc, dut céder du terrain... On se souvient de la chaude alerte que l'événement provoqua... Mais la Première Armée a riposté cette semaine, et sa riposte fut foudroyante, puisque c'est à elle qu'est revenu l'honneur d'avoir, la première, traversé le Rhin... Ceux qui, en décembre, ont douté de son commandant le général Hodges ont, aujourd'hui, repris confiance.

■ Le général Courtney Hodges était presque inconnu quand il fut nommé à la tête de la « Première ». Aucune auréole d'aventures ne le couronnait comme le général Clark ; aucun tempérament... difficile ne le distinguait comme le général Patton ; aucun passé militaire, comme celui du général MacArthur, n'auréolait son front... Son passé était on ne peut plus simple.

■ A l'âge de dix-huit ans, il entra à West-Point, (le Saint-Cyr américain)... Il fut bientôt « recalé » en géométrie, et quitta l'école pour travailler dans une épicerie. Mais le jeune Courtney avait du sang de soldat dans les veines. Il s'engagea alors comme simple soldat... Petit à petit, il grimpa les échelons... caporal puis sergent...

■ C'est alors que le goût de l'étude le prit... Il s'acharna sur ses livres, et passa avec succès son examen, avec le grade de sous-lieutenant... Il n'était en retard que d'un an seulement sur ses camarades de West-Point... Il fit l'autre guerre comme capitaine, mais ne tarda pas à se distinguer... Ce qui le fit monter au grade de lieutenant-colonel — à titre temporaire. Durant la fameuse offensive Meuse-Argonne, il gagna la *Distinguished Service Cross* pour « sa ténacité sous le feu de l'ennemi »... Après l'armistice, il occupa, avec ses soldats, ce même secteur de la Rhénanie, qu'il tenait avant de traverser le Rhin.

■ Depuis de longues années, le général Hodges avait attiré l'attention de son chef, le général Marshall, par ses idées militaires. C'est, en effet, grâce à son insistance sur la nécessité pour l'infanterie de posséder des armes anti-tanks, que l'armée américaine doit l'invention de la *bazooka*. Autre matériel préconisé par lui : le jeep, le nouveau casque, et la carabine à tir rapide.

AU PAYS DU SOLEIL... COUCHANT...



Tout récemment, un missionnaire espagnol quittant le Japon arrivait à Stockholm où il racontait quel était l'état des Japonais après trois ans de guerre :

■ Ils n'ont pas du tout l'impression que la guerre est perdue, mais ils sentent que le « coup de Pearl-Harbour » a été une erreur et ils en font retomber la responsabilité sur l'Allemagne qu'ils se sont mis à haïr... Ainsi, un Japonais rencontrant un attaché militaire bulgare dans une rue de Tokio se jeta sur lui et le gifla... Quand on lui expliqua que la victime était un « honorable allié », il se confondit en excuses : « Oh ! je suis vraiment confus... j'ai cru que c'était un Allemand ! » Mais il ne faut pas se faire d'illusions... Cette hostilité envers l'Allemand est comprise dans la grande haine que les Japonais ressentent pour les Blancs en général...

■ C'est maintenant, seulement, que les effets de la guerre et du blocus commencent à se faire sentir... La ration de riz qui va en diminuant est... complétée par une augmentation sensible de celle des pommes de terre... Les richards nippons ont consommé leurs stocks de *Scotch whisky*, et sont réduits à ne boire que du *sake* — le vin de riz national.

■ Même ce vin, les sujets du Mikado sont menacés de s'en voir privés, puisque la production du *sake* a, tout récemment, été réduite de 75% afin de garder la plus grande quantité possible de riz pour la consommation du peuple.

■ Les Japonais comptent, surtout, sur leurs stocks de matières premières et la dispersion de leurs usines afin de parer aux bombardements réitérés des avions américains... Par-dessus tout, ils comptent sur la position stratégique de leur « île » et sa fertilité.... La population du Japon augmente au rythme de 2 millions par année. Ce qui veut dire qu'elle peut mobiliser près d'un million de soldats par an... Les trois millions de recrues mobilisées depuis 1941 sont aussi bien entraînées, aussi endurantes, et aussi fanatiques que les anciennes... C'est pourquoi, conclut le missionnaire, le Japon ne s'effondrera pas soudainement... Les Nippons croient toujours qu'ils pourront s'en tirer avec leurs butins.

HIMMLER CONTRE LES JUNKERS



La situation actuelle du Troisième Reich, et les événements qui peuvent s'y développer d'un moment à l'autre, ne sont guère pour plaire aux chefs nazis, et spécialement à Himmler, devenu le maître tout-puissant de l'Allemagne... Le ministre de l'Intérieur du Reich n'a guère trouvé de mieux à faire que de rejeter la responsabilité des défaites subies tant à l'est qu'à l'ouest sur les généraux prussiens...

Ainsi des rumeurs, ayant pris naissance en Suède et en Suisse, nous informaient récemment que le sinistre Heinrich s'était rendu, en coup de vent, au G.Q.G. de Hitler et avait stigmatisé le « conservatisme » des généraux de la *Wehrmacht*...

On assure qu'après cette « scène », Himmler a limogé un maréchal, six généraux et 240 autres officiers de grades divers, accusés d'intelligence avec « le Comité de l'Allemagne Libre » établi à Moscou.

Se débarrasser de tout ce « lot » d'officiers supérieurs était dangereux dans les circonstances actuelles ; mais Himmler en prit le risque... Il avait déjà montré, au lendemain de l'attentat contre Hitler, en été dernier, ce dont il était capable...

■ A propos de cet attentat, une curieuse histoire circule dans les milieux neutres : Himmler aurait appris l'existence du complot contre le Führer, dès les premiers moments de son organisation... Il ne fit rien, cependant, pour prendre au piège tous les responsables. Il aurait seulement fait remplacer Hitler par un de ses nombreux sosies, qui en subit les conséquences... La purge qui suivit permit à Himmler de remplacer les généraux prussiens, ayant pris part au complot par des hommes à lui, dans des postes importants de l'armée.

■ Cependant, cette version de l'attentat n'est pas corroborée par trois prêtres jésuites qui ont pu traverser la frontière autrichienne et sont arrivés récemment à Rome... Hitler, assurent-ils, a été blessé à la tempe gauche et, depuis lors, a été gardé dans un petit monastère près de Salzbourg. Il est devenu rêveur et apathique, affirment les trois Jésuites, et les autres chefs nazis font de lui ce qu'ils veulent, et lui dictent les discours qu'ils désirent...

« KESKESEKSA ? ! »



Les photographies de la Conférence de Yalta, publiées récemment nous ont montré M. Churchill portant une curieuse coiffure. Il est un fait : Churchill aime beaucoup les chapeaux, et il possède une collection bien fournie et variée, allant du « derby » jusqu'au *sombrero* en passant par la casquette et le béret militaires. Cependant, lors de la Conférence criméenne, le Premier britannique a fait son apparition coiffé d'un nouveau couvre-chef... D'où l'a-t-il « déniché » ! Pas de Bond Street, certainement, s'est écriée la presse londonienne, qui s'est empressée d'expliquer :

— C'est une « création » cosaque, assura le *Daily Mail*.

— Selon Reuter, c'est une « création » canadienne qui a « suscité un grand intérêt parmi les Russes ».

— La presse canadienne, de son côté, a déclaré que c'était un bonnet *shapka* du style de ceux portés par les commerçants moscovites.

— Une caricature du *Daily Mail* montra deux Anglais fixant Churchill et son... chapeau : « Je parie, dit l'un, qu'il a dû l'emporter par erreur, d'un vestiaire avoisinant ! »

— Le *News Chronicle* fut plus catégorique : « C'est un chapeau en peau de phoque que les correspondants de guerre qui assistèrent à la Conférence d'Ottawa, en 1941, lui offrirent en souvenir... »

Mais toutes ces opinions diverses n'ont pas encore éclairci le mystère de la coiffure churchillienne. Peut-être, après tout, n'est-ce que le *colback* d'astrakan que les correspondants de guerre alliés lui offrirent l'an dernier, lors de la Conférence de Téhéran ?...

Qui nous dira le fin mot de l'histoire ? Ce n'est certainement pas M. Churchill lui-même... Et pourtant, il est peut-être le seul à le savoir...

LE CHEF DE L'« ARMÉE SECRÈTE »

Il y a quelques semaines, M. Churchill annonçait aux Communes que le lieutenant-général Leonard Townsend Gerow, commandant du 5ème corps d'armée américain, venait d'être remplacé... Aussitôt on fit mille conjectures... Ceux qui le connaissaient bien étaient sûrs qu'il serait placé à la tête d'une autre armée. Ils ne se sont pas trompés ; nous avons appris, cette semaine, qu'il commandait la « 15e Armée » américaine nouvellement constituée sur le front occidental, et qui n'attend qu'un signal pour entrer en action sur le secteur qui lui a été désigné — et qui n'a pas encore été révélé.

■ Quand les forces alliées débarquèrent en Normandie le 6 juin dernier, Gerow, qui n'était alors que major-général, commandait le 5ème corps qui, avec le 7ème, composait les forces de la 1ère Armée. Celle-ci avait établi la tête de pont américaine... En vue de cette opération, Gerow se trouvait en Grande-Bretagne depuis juillet 43, où il surveillait l'entraînement des forces américaines désignées pour effectuer les premiers débarquements et prendre part aux opérations qui devaient suivre.

■ Avant d'assumer ce poste en Grande-Bretagne, il commandait la 29ème division d'infanterie qui est, maintenant, parmi les vétérans du front occidental. Gerow croit à l'efficacité de l'entraînement intensif des troupes avant de les lancer dans les combats... Lorsqu'il dirigea sa division, lors des manœuvres de 1942, il passa virtuellement tout son temps sur le terrain avec ses hommes.

■ Auparavant, de décembre 1940 à février 1942, le chef de la nouvelle armée américaine, que l'on qualifie d'*armée secrète*, fut chef de la Section des Plans de Guerre de l'Armée Américaine. Il est décoré pour service en France durant la dernière guerre.



— Cherchez-vous une nouvelle ligne de défense ? •
— Non, je cherche une île dans le Pacifique.
(The New Yorker)

CHEZ LES IMMORTELS



Quand les blindés de von Rundstedt écrasèrent les lignes alliées en mai 1940, les membres de l'Académie française étaient occupés à discuter la signification du mot « agrume » pour la nouvelle édition du dictionnaire, à laquelle ils travaillaient depuis 1935... La grande tourmente est passée sur la France... l'armistice... l'occupation... la résistance... Imperturbablement, les quelque vingt « immortels » à barbe blanche continuaient à se réunir régulièrement pour examiner les nuances des mots appartenant au « groupe A »... Au début du mois dernier, ils étaient parvenus à « Art », quand une nouvelle effarante vint troubler l'atmosphère de « la respectable Dame » : un confrère dans... l'immortalité : Charles Maurras, venait d'être condamné à la réclusion perpétuelle pour collaboration avec l'ennemi ! Laissant tomber, un moment, les significations de l'« art », les académiciens se regardèrent ; ils devaient faire quelque chose... Mais quoi ? Ils ne le savaient pas au juste. Devaient-ils expulser leur indigne confrère de la Coupole ? Ou bien le garder dans l'enceinte sacrée ?

Cruel dilemme...

De son côté, Charles Maurras pressentait ce qui allait arriver :

— L'Académie est trop grande dame pour m'exclure, déclarait-il.

Il avait raison.

Les vingt têtes blanches se rapprochèrent... Il y eut quelques chuchotements... Les vingt têtes se séparèrent, et l'on entendit un soupir de soulagement...

Le tribunal qui l'avait jugé avait condamné Maurras à être privé de sa « dignité nationale »... Il n'y avait donc plus lieu de l'expulser, puisque son fauteuil était devenu automatiquement vacant !...

La solution du trop difficile problème étant ainsi trouvée, les vingt « immortels » s'empressèrent de retourner au problème bien plus complexe des nuances du mot « art »...

BEAUTÉ MASCULINE

Quels sont les hommes les plus beaux d'Amérique ? La célèbre sculpteur Katharine Ward Lane, de Boston, a récemment fait connaître son choix dans une revue américaine. Le voici :

- Tout d'abord : *Gary Cooper* à cause du « merveilleux dessin de sa tête, sa taille et sa simplicité ».
- L'amiral *Richard E. Byrd* est le « plus attirant, spécialement par ses traits menus et aristocratiques ».
- *Fredric March* vient ensuite, à cause de « la sérieuse sincérité qui émane de lui, ainsi que pour son beau front large ».
- Le lieutenant-général *Mark W. Clark* : « J'aime son grand nez. Cet homme constitue le type américain parfait. »
- *Raymond Massey* pour sa « merveilleuse taille, sa stature osseuse et son visage très expressif ».
- Le général *Douglas MacArthur* : « ses traits classiques et réguliers le rendent plus jeune de plusieurs années. »
- *Cary Grant* : « un homme beau et versatile. Il peut, sculpturalement parlant, être interprété de plusieurs manières. »

Pour couronner ce choix, Miss Lane a ajouté avec dédain que la plupart des hommes ne valent pas qu'on les regarde plus de cinq secondes !...

« MUSIQUE » DE CHAMBRE...



Ramon Rodriguez est un brave soldat de l'armée américaine... Il sert dans un service de transport aérien caserné près de Londres... Tous ses chefs et tous ses camarades sont satisfaits de lui... Mais durant le jour seulement... Car Ramon Rodriguez est affligé d'un grand, très grand défaut : il ronfle — mais là, ce qui s'appelle vraiment ronfler !... Le premier soir, nouvellement arrivé, il fut chaleureusement accueilli par ses camarades... Mais dès le lendemain matin, une pétition signée par les deux cents voisins de dortoir fut présentée à l'adjudant, réclamant un dortoir spécial pour le nouveau venu.

— Je pense que je suis l'homme à qui on a jeté le plus de souliers dans l'armée américaine, déclare Rodriguez d'un ton triste auquel se mêle, cependant, un peu de fierté... Oui, poursuit-il, même durant les manœuvres d'entraînement... On creusait des trous où l'on... « roupillait » ensemble... Dès que je fermais les yeux, c'est toujours la même histoire : mes « copains » se levaient rapidement... Et le lendemain matin je me trouvais tout seul dans mon trou, tandis que mes camarades dormaient dans une autre tranchée qu'ils avaient creusée, pendant la nuit, à plusieurs mètres de moi.

Récemment, Ramon Rodriguez s'est vu réserver une chambre à part... tout comme un officier supérieur... Cependant, il n'en est pas très satisfait...

— Tout le monde m'aime beaucoup durant la journée, dit-il mélancoliquement, mais dès que tombe le soir, je suis tout seul !...

QUAND ET COMMENT FINIRA LA GUERRE ?

« Bientôt nous serons au delà du Rhin, et l'on peut comprendre aisément que, quand les armées anglo-américaines et les armées rouges feront leur jonction au cœur de l'Allemagne, la guerre ne sera pas éloignée de sa fin ! » a déclaré l'autre jour M. Churchill.

Ainsi la guerre touche à sa fin... Mais quand aura lieu cette fin ? Comment se produira-t-elle et qu'adviendra-t-il de Hitler ? Il est difficile de le prédire. Cependant, on aime quelquefois faire certains pronostics... C'est pourquoi, il y a quelques mois, *Images* a organisé ce concours-referendum.

Les réponses qui nous sont parvenues au cours du mois de février dernier indiquent certaines altérations que l'on remarquera au premier coup d'œil jeté sur le tableau suivant, qui présente également les moyennes des votes obtenus durant les deux mois précédents :

	Moyenne décembre	*Moyenne janvier*	*Moyenne février*
QUAND ?			
Au printemps 45	62,5%	55,6%	66,6%
En été 45	17 %	19 %	25 %
En automne 45	——	12,7%	8,4%
COMMENT ?			
Grande défaite militaire	58.8%	63,6%	57,3%
Répression de la guérilla	10 %	3,7%	6.3%
Coup d'Etat de l'armée	23.2%	20 %	25 %
Soulèvement du peuple	8 %	12,7%	11.4%
L'ARMISTICE SERA SIGNE			
A l'effondrement de la ligne Siegfried	3,6%	3.7%	4.1%
Après la traversée du Rhin	19,6%	19 %	18,8%
A l'arrivée des Alliés devant Berlin ..	78,8%	77,3%	77,1%
QUE DEVIENDRA HITLER ?			
Il sera capturé vivant	11,6%	14.5%	7.3%
Il sera tué en Allemagne	30.3%	21 %	29.1%
Il se suicidera	24,1%	25.5%	18.8%
Il parviendra à s'enfuir	34 %	39 %	44.8%

Ainsi, il ressort de l'étude de ces chiffres que nos lecteurs tendent de plus en plus à croire que la guerre finira au cours du printemps de cette année, à la suite d'une grande défaite militaire allemande — probablement suivie par un coup d'Etat de l'armée. Quant à un soulèvement du peuple, nos lecteurs n'y croient pas beaucoup... Emil Ludwig est également de leur avis. N'a-t-il pas écrit quelque part que « les Allemands ne chassent jamais un roi, mais attendent qu'il prenne la fuite » ? C'est ce que prévoient aussi ceux qui ont pris part au concours-referendum d'*Images*. Alors qu'un peu plus du quart des réponses prévoient que Hitler sera tué en Allemagne même, près de la moitié des lecteurs pensent que le Führer parviendra à s'enfuir à l'étranger. Où pourra-t-il se réfugier, maintenant que le monde entier est ligué contre lui, que les rares neutres qui restent ont refusé officiellement de lui donner asile, et que son dernier allié, le Japon, est lui-même menacé de défaite ?

Mais ceci est une autre histoire, comme dirait Kipling... — **N. A.**

DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

Horizontalement. — 1. Plante ornementale parente du géranium. — 2. Certain animal l'est parfois, mais pas lorsqu'il est solitaire ; — possessif. — 3. Qui a pour effet de faire verbaliser ; — phonétiquement : concept. — 4. Coule dans les palais britanniques ; — elle fait voir rouge. — 5. Pour mesurer la grande muraille de Chine ; — on y produit un ciment ardéchois. — 6. On l'appelle aussi Hondo ; — fait parfois plier un spécialiste du son. — 7. Exprime le doute ; — doit toujours être suivi de sa moitié. — 8. Séparé le bon grain de l'ivraie ; — démonstratif. — 9. Préfixe qui exprime la privation ; — qui n'est pas facile comme bonjour ; — il en est un qui survient au cœur de l'automne. — 10. Ville où l'on extrait du marbre de Carrare ; — ce que fit soigneusement un Suisse fort adroit. — 11. Connaissance exacte et raisonnée de certaines choses ; — le fond, la nature vraie du caractère.

Verticalement. — 1. Il devient vite une manie ; — un jeu de cartes. — 2. Vierge, martyrisée à douze ans ; — dirigé par le passeur. — 3. Un pays où n'habitaient que des pygmées ; — note de musique. — Mineure, elle nous est proche ; — parle d'une façon alambiquée. — 5. Trois quarts d'un mot injurieux d'origine syriaque ; — vaste plateau asiatique. — 6. Ville de Pologne au milieu des marécages. — 7. Diplomate français du XVIIIe siècle et d'origine allemande ainsi que l'indique son nom ; — on y fait fermenter la vendange. — 8. Ouvrage de fils de laine enlacés par mailles. — 9. Université allemande ; — du verbe être. — 10. Il dirige une manufacture ; — lettre grecque. — 11. Elle symbolise les femmes qui renoncent au péché et font pénitence.

DIAGNOSTIC

Le pauvre Jones, raconte une histoire américaine, le pauvre Jones est bien malade. Aussi Mme Jones s'est-elle empressée d'envoyer chercher le médecin de la famille ; mais celui-ci étant absent, il a fallu en chercher un autre. Si bien que le premier étant rentré inopinément chez lui et s'étant aussitôt rendu chez Jones, les deux savants docteurs pénétrent en même temps dans la chambre du malade par deux portes opposées.

Ils s'approchent du lit, chacun de son côté, et tous deux, ayant glissé en même temps la main sous les couvertures, tâtent le pouls de l'infortuné Jones.

— C'est la fièvre typhoïde ! dit l'un.

— Pas du tout ! réplique l'autre. Il est ivre, tout simplement.

En entendant ces mots, le malade rejette alors brusquement les couvertures : les deux savants docteurs se tenaient par la main.

SAGESSE

Le plus délicat des plaisirs consiste à favoriser le bonheur des autres.

La Bruyère

Il faut se piquer d'être raisonnable, mais non pas d'avoir raison ; de sincérité, mais non pas d'infaillibilité.

Pascal

MONOGRAMMES

Chacun des quatre monogrammes ci-dessus rassemble les lettres d'une ville célèbre, mentionnée à maintes reprises dans les communiqués de guerre. Déchiffrez-les. (Les noms des villes sont en anglais.)

PHOTOS-DEVINETTES



Cet homme envoie un message par :
a) sémaphore
b) métaphore
c) sismographe
d) le système Chappe

Ces yeux sont du fameux général :
a) Montgomery
b) Pershing
c) de Gaulle
d) Rommel

Cet insecte est un ou une :
a) moustique
b) sauterelle
c) escarbot
d) prie-Dieu

RIONS

— Nous avons appris que votre mari avait reçu un coup de couteau ; c'est bien triste.

— Ne m'en parlez pas, j'ai eu pour vingt piastres de stoppage à son veston...

●

X... s'essaie à la poésie :

— Que n'ai-je la plume de Victor Hugo, s'écrie-t-il, pour exprimer ce que je ressens !

Un invité. — C'est facile, achetez-en une à la famille, il paraît que le grand poete lui en a laissé plusieurs.

●

Au téléphone.

La demoiselle. — J'écoute.

Le paysan. — Ah ! vous écoutez, vous êtes trop curieuse, vous ne saurez rien !

●

— Savez-vous conduire une auto ?

— Non... Je regrette !...

— Alors, ça va ! Voulez-vous garder la mienne pendant une heure ?

●

— J'ai dû me séparer de mon associé, il volait la clientèle.

— Et maintenant, que fais-tu ?

— Je continue seul !...

●

Madame. — Je te dis que notre fils ne se mariera pas, il est beaucoup trop bête...

Monsieur. — C'est précisément pour ce motif qu'il se mariera.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)